

Ecce Homo

Friedrich Nietzsche

OeO (Oeuvres ouvertes)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ecce Homo

Friedrich NIETZSCHE

Traduction d'Alexandre Vialatte

OeO (Œuvres ouvertes)

PRÉFACE

1

En prévision du devoir qui va m'obliger bientôt à soumettre l'humanité à la plus dure exigence qu'on lui ait jamais imposée il me semble indispensable de dire ici qui je suis. On aurait bien de quoi le savoir, car j'ai toujours présenté mes titres d'identité. Mais la grandeur de ma tâche et la petitesse de mes contemporains ont créé une disproportion qui les a empêchés de m'entendre et même de m'entrevoir. Je vais vivant sur le crédit que je m'accorde, et peut-être mon existence n'est-elle elle-même qu'un préjugé ?... Je n'ai qu'à parler au premier « lettré » venu qui passe par la Haute-Engadine pour me convaincre que je n'existe-pas... Dans ces conditions j'ai un devoir, contre lequel se révoltent au fond mes habitudes et, plus encore, la fierté de mes instincts, celui de dire écoutez-moi, car je suis un tel. Et n'allez surtout pas confondre.

2

Je ne suis nullement, par exemple, un croquemitaine, un monstre moral, - je suis même, de par nature, à l'antipode du genre d'hommes qu'on a vénérés jusqu'ici comme vertueux. Il me semble, entre nous, que c'est justement ce qui me fait honneur. Je suis un disciple du philosophe Dionysos ; j'aimerais mieux, à la rigueur, être un satyre qu'être un saint. Mais on n'a qu'à lire cet écrit. Peut-être ai-je réussi à y exprimer cette opposition de façon sereine et

philanthropique, peut-être n'a-t-il pas d'autre but. « Améliorer » l'humanité serait la dernière des choses que j'irais jamais promettre. Je n'érige pas de nouvelles « idoles » ; que les anciennes apprennent d'abord ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile. Les renverser (et j'appelle idole tout idéal), voilà bien plutôt mon affaire. On a dépouillé la réalité de sa valeur, de son sens et de sa véracité en forgeant un monde idéal à coups de mensonge... Le « monde de la vérité » et le « monde de l'apparence »... je les appelle en bon allemand le monde du mensonge et la réalité... L'idéal n'a cessé de mentir en jetant l'anathème sur la réalité, et l'humanité elle-même, pénétrée de ce mensonge jusqu'aux moelles s'en est trouvée faussée et falsifiée dans ses plus profonds instincts, elle en est allée jusqu'à adorer les valeurs opposées aux seules qui lui eussent garanti la prospérité, l'avenir, le droit suprême au lendemain.

3

Qui sait respirer l'air de mes écrits sait que c'est l'air des altitudes, un souffle rude. Il faut être bien fait pour lui si on ne veut pas y prendre froid. La glace est proche, la solitude formidable - mais que tout est calme dans la lumière ! Comme on respire librement ! que l'on sent de choses au-dessous de soi ! Philosopher, comme je l'ai toujours entendu et pratiqué jusqu'ici, c'est vivre volontairement sur la glace et les cimes, à la recherche de tout ce qui est surprise et problème dans la vie, de tout ce qui, jusqu'à présent, avait été tenu au ban par la morale. L'expérience que m'ont donnée mes longues

pérégrinations dans ces domaines interdits m'a appris à considérer autrement qu'on ne le souhaiterait les raisons qui ont poussé jusqu'à nos jours à moraliser et idéaliser : j'ai vu s'éclairer l'histoire secrète des philosophes et la psychologie de leurs grands noms. Combien un esprit supporte-t-il de vérité, combien en ose-t-il ? Voilà le critérium qui m'a servi de plus en plus pour mesurer exactement les valeurs. L'erreur (la foi dans l'idéal), l'erreur n'est pas un aveuglement, l'erreur est une lâcheté. Toute conquête, tout progrès de la-connaissance est un fruit du courage, de la sévérité pour soi-même, de la propreté envers soi... Je ne réfute pas les idéals, je me contente de mettre des gants quand je les approche... Nitimur in vetitum [nous luttons pour l'interdit] : c'est sous ce signe que ma philosophie vaincra un jour car jusqu'à présent on n'a jamais interdit systématiquement, que la vérité.

4

Parmi mes écrits, mon Zarathoustra occupe une place à part. J'ai fait en lui à l'humanité le plus grand présent qu'elle ait jamais reçu. Ce livre, dont la voix porte au-delà des millénaires, n'est pas seulement le plus haut qui soit, le vrai livre des altitudes, celui qui laisse la chose humaine à un abîme au-dessous de lui, mais c'est aussi le plus profond, celui qui naît au plus intime des trésors de la vérité ; il est le puits intarissable où nul seau ne saurait descendre qu'il ne remonte comblé d'or et de bonté. Ce n'est pas un « prophète » qui parle dans ces lignes, un de ces sinistres hybrides pétris de lèpre et de volonté de puissance qu'on appelle des fondateurs de religion. Non, il

importe de bien saisir la note exacte de cette voix, il faut comprendre que c'est un chant d'alcyon pour ne pas se méprendre pitoyablement sur le sens de sa sagesse. « Ce sont les mots les plus discrets qui apportent l'ouragan, des pensées mènent l'univers qui viennent à pas de colombe... »

« Les figes tombent des arbres, elles sont bonnes et douces : et en tombant elles écorchent leur peau rouge. Je suis le vent du Nord pour les figes mûres. Et que ces leçons, mes amis, tombent donc aussi pour vous comme des figes : maintenant buvez leur suc, consommez leur douce chair. C'est l'automne, autour de nous, et le ciel pur et l'après-midi... »

Ce n'est pas un fanatique qui vous parle ; on ne « prêche » pas ici, on ne vous demande pas de « croire » ; de la plénitude de la lumière et des abîmes du bonheur les mots s'écoulaient goutte à goutte, - et c'est une tendre lenteur qui donne son rythme à ces discours. Ils ne parviendront à se faire entendre que de la fleur des élus; c'est un privilège sans égal que de pouvoir écouter ici; il n'est pas donné à quiconque de comprendre Zarathoustra... Mais tout cela ne ferait-il pas de Zarathoustra un séducteur ?... Ecoutez alors ce qu'il dit lui-même lorsque, pour la première fois, il revint dans sa solitude. C'est exactement le contraire de ce qu'eût dit en pareil cas un « sage », un « saint », un « Sauveur du monde » ou tout autre décadent... Et ce n'est pas sa parole seule qui diffère, c'est lui-même...

« Je m'en vais seul maintenant, mes disciples ! Et vous aussi vous partirez seuls, car je le veux. Eloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui. Peut-être vous a-t-il trompés.

« L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, il doit aussi haïr ses amis.

« On récompense mal un maître en restant toujours son élève. Pourquoi ne voudriez-vous pas lever la main sur ma couronne ?

« Vous me vénerez : mais qu'advient-il si votre respect croule un jour ? Gardez qu'une statue ne vous écrase.

« Vous dites que vous croyez en Zarathoustra Mais qu'importe Zarathoustra ! Vous êtes mes sectateurs, mais qu'importe tout sectateur !

« Vous ne vous étiez pas encore cherchés : et c'est alors que vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants ; et c'est pourquoi toute foi vaut si peu.

« Et maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi VOUS. »

Friedrich Nietzsche.

INTRODUCTION

En ce jour parfait où tout mûrit et le raisin n'est pas le seul à se dorer - un rayon de soleil vient de tomber sur ma vie : j'ai regardé en arrière, j'ai regardé devant moi, et jamais je n'ai vu d'un seul coup tant ni de si bonnes choses. Ce n'est pas en vain qu'aujourd'hui, j'ai enterré ma quarante-quatrième année, j'avais le droit de le faire, - ce qu'il y avait en vie en elle je l'ai sauvé, et pour jamais. Le premier livre de la Transmutation générale des Valeurs, les Chants de Zarathoustra, le Crépuscule des Idoles et ma tentative de philosophie à coups de marteau m'ont été donnés par cette année que dis-je ? par son dernier trimestre ! Comment n'en saurais-je pas gré à toute ma vie ? Et c'est pourquoi je me dirai mon existence.

POURQUOI JE SUIS SI SAGE

1

Le bonheur de mon existence - sa singularité peut-être - tient tout à sa fatalité : pour employer une formule sibylline : en moi mon père est mort, mais ma mère vit et devient vieille. Il y a là dans mes origines - je viens à la fois du plus haut et du plus bas échelon de la vie, je suis un décadent et un premier terme - un dualisme qui peut seul expliquer, si quelque chose en est capable, cette neutralité qui me distingue peut-être, cette absence de parti pris dans la position que j'adopte par rapport au problème général de la vie. J'ai pour flairer les symptômes d'essor et les symptômes de décadence une muqueuse plus sensible que jamais homme n'en posséda ; c'est moi le maître par excellence en ces matières, - je les connais, je les incarne toutes deux. Mon père mourut à trente-six ans ; il était tendre, aimable et morbide, comme un être fait pour passer... un souvenir bienveillant de la vie plutôt que l'existence même. L'année où sa vie déclina la mienne suivit la même pente : dans ma trente-sixième année ma vitalité toucha son étiage... j'existais encore, mais sans voir à trois pas devant moi. J'abandonnai alors mes cours de Bâle - c'était en 1879 - je vécus tout l'été à Saint-Moritz semblable à - une ombre, et l'hiver suivant, le plus pauvre en soleil de toute mon existence, à Naumburg : là j'étais devenu l'ombre même. J'avais atteint mon minimum : Le Promeneur et son Ombre naquit de ce temps-là. Et, sans conteste, en matière d'ombre, j'étais alors compétent...

L'hiver suivant, mon premier à Gênes, un adoucissement et une spiritualisation que suffit presque à expliquer une extrême pauvreté du sang et des muscles donnèrent naissance à Aurore. La parfaite sérénité, la gaieté, voire l'exubérance de l'esprit que reflète cette Ruvre s'accordent chez moi non seulement avec la pire anémie physique, mais même avec l'excès de la douleur. Au milieu des tortures provoquées par un mal de tête qui dura trois jours sans répit,- accompagné de vomissements de bile, je conservais pour la dialectique une lucidité parfaite et j'approfondissais posément des problèmes pour lesquels, en période normale, je manque de finesse, de sang-froid et des vertus de l'alpiniste. Mes lecteurs savent peut-être à quel point je considère la dialectique comme un symptôme de décadence, par exemple dans le cas le plus célèbre celui de Socrate. J'ai toujours ignoré les troubles morbides de l'intellect, même la stupeur de la fièvre ; il a fallu les livres savants pour m'apprendre leur nature et leur fréquence. Mon sang coule lentement. Jamais personne n'a pu me trouver de fièvre. Un médecin, qui m'avait traité assez longtemps comme un nerveux, finit par me dire : « Non ! Vos nerfs ne sont pas en cause ; c'est moi qui suis un nerveux ! » Décidément, je dois donc avoir quelque dégénérescence locale impossible à diagnostiquer ; il ne s'agit pas d'une maladie organique de l'estomac, bien que je souffre cruellement et constamment, par suite de mon épuisement général, d'une extrême faiblesse du système gastrique. Mes maux d'yeux qui m'amènent parfois au bord de la cécité ne sont eux-mêmes qu'un effet, non une cause : quand ma vitalité augmente ma vue s'améliore elle aussi. Une longue, trop longue série d'années équivaut

pour moi à la guérison ; elle marque malheureusement aussi un recul, une nouvelle descente et la périodicité d'une sortie de décadence. Est-il besoin, après tout cela, de dire que j'ai l'expérience des problèmes de la décadence ? Je les ai épelés de A jusqu'à Z et de Z jusqu'à A. Mon doigté de filigraniste, mes antennes de penseur, mon instinct de la nuance, ma divination de psychologue et tout ce qui me caractérise c'est seulement à cette époque que je l'ai acquis ; c'est le vrai présent de cette période où tout en moi devint plus subtil, l'observation comme tous ses organes. Observer en malade des concepts plus sains, des valeurs plus saines, puis, inversement, du haut d'une vie riche, surabondante et sûre d'elle, plonger des regards dans le travail secret de l'instinct de la décadence, voilà la pratique à laquelle je me suis le plus longtemps entraîné, voilà ce qui fait mon expérience particulière, et en quoi je suis passé maître, s'il est matière où je le sois. Maintenant je sais l'art de renverser les perspectives, j'ai le tour de main qu'il demande première raison pour laquelle je suis peut-être, le seul à pouvoir opérer une « Transmutation générale des Valeurs ».

2

En effet, non seulement je suis un décadent, mais j'en suis encore le contraire. Je l'ai prouvé, c'est un exemple entre bien d'autres, en choisissant toujours le remède approprié à mes malaises, alors que le décadent prend toujours celui qui lui fait du mal. Dans mon ensemble j'étais sain, dans mon individualité, ma différence spécifique, je me montrais décadent. L'énergie que je déployai pour

conquérir l'absolue solitude et m'arracher au train habituel de la vie, et la violence que je me fis pour ne plus me laisser soigner, servir et droguer, témoignent de la parfaite sûreté de l'instinct qui me faisait discerner alors ce qu'il me fallait avant tout. Je m'étais pris moi-même en main et me guéris par mes propres moyens : la condition nécessaire au succès dans une crise de ce genre - tout physiologiste en conviendra - C'est qu'on soit sain dans son ensemble. Un être morbide ne saurait guérir, encore moins se guérir lui-même. Pour un être sain, la maladie peut, au contraire, pousser énergiquement à vivre et à vivre plus. C'est à la lumière de ces réflexions que j'envisage maintenant ma longue période de maladie : je découvris en quelque sorte une nouvelle vie, et moi avec ; je goûtai à toutes les bonnes choses, et jusqu'aux plus petites, d'une façon interdite aux autres ; de mon désir de guérir, de ma volonté de vivre je tirai ma philosophie... Car, qu'on y fasse bien attention ce fut pendant mes années de moindre vitalité que je cessai d'être pessimiste : l'instinct de la conservation m'interdisait une philosophie de la pauvreté et du découragement. Et à quoi reconnaît-on, au fond, la bonne conformation ? Au plaisir que nous procure l'individu bien conformé : à ce qu'il est taillé d'un bois à la fois dur, tendre et parfumé. Il n'aime que ce qui lui fait du bien ; son plaisir et son envie cessent dès qu'il dépasse la limite de ce qu'il lui faut. Si quelque chose lui nuit, il devine le remède ; il fait tourner la mauvaise fortune à son profit ; tout ce qui ne le tue pas le rend plus fort. Il fait instinctivement son miel de tout ce qu'il voit, entend et vit ; il est un principe de sélection, il laisse tomber bien des choses. Les hommes, les livres, les

paysages ne l'empêchent pas de rester toujours en sa propre société : il honore en choisissant, en acceptant, en faisant confiance. Il ne réagit aux excitations de tout ordre qu'avec cette lenteur qu'il tient de ses disciplines : une longue circonspection et une fierté voulue. Il ne croit ni à la « malchance » ni à la « faute » ; il sait venir à bout de lui-même et des autres, il sait oublier, il est assez fort pour obliger tout à tourner à son profit. Décidément, je suis bien le contraire d'un décadent car c'est mon portrait que je viens de faire.

3

Cette dualité d'expériences, cette aisance à accéder dans des mondes en apparence opposés se retrouve dans tous les aspects de ma nature ; je suis mon propre sosie, j'ai une « seconde » vue pour doubler la première. Peut-être en ai-je aussi une troisième... Mes origines suffiraient déjà à me permettre de voir plus loin que les perspectives purement locales ou nationales, je n'éprouve aucune difficulté à être un « bon Européen ». D'autre part, je suis peut-être plus allemand que ne sauraient encore l'être ceux d'aujourd'hui, simples Allemands de l'Empire, moi qui suis le dernier Allemand antipolitique. Et pourtant mes aïeux étaient des gentilshommes polonais : ils m'ont laissé bien des instincts de race, qui sait ? peut-être même le *liberum veto*. On m'a si souvent en voyage, et je parle de Polonais, adressé la parole en polonais, on me prend si rarement Allemand que, quand j'y songe, il me semble presque que je ne suis que moucheté de germanisme. Pourtant ma mère, Francisca Oehler, est sans conteste très allemande, de

même qu'Erdmuthe Krause, ma grand-mère paternelle. Cette dernière passa toute sa jeunesse au sein du bon vieux Weimar où elle ne fut pas sans fréquenter le cercle de Goethe. Son frère, le professeur Krause, théologien de Königsberg, fut appelé à Weimar comme surintendant général après la mort de Herder. Et il ne serait pas impossible que leur mère, ma bisaïeule, figurât sous le nom de « Muthgen » dans les tablettes du jeune Goethe. Elle épousa en secondes noces le surintendant Nietzsche d'Eilenbourg ; ce fut en 1813, l'année de la grande guerre, le 10 octobre, jour où Napoléon fit son entrée à Eilenbourg, escorté de son état-major, qu'elle mit son enfant au monde. Saxonne, elle adora toujours Napoléon ; il se pourrait que même aujourd'hui je conserve encore ce culte. Mon père, né en 1813, mourut en 1849. Avant de devenir, près de Lützen, le pasteur de la commune de Röcken, il avait passé quelques années au château d'Altenbourg comme précepteur des quatre princesses qui sont devenues la reine de Hanovre, la grande-duchesse Constantin, la grande-duchesse d'Oldenbourg et la princesse Thérèse de Saxe-Altenbourg. Il nourrissait une profonde dévotion à l'endroit du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV qui lui avait donné son pastorat ; les événements de 1848 lui causèrent une peine extrême. Etant né le jour anniversaire de la naissance du roi, je reçus comme de juste moi aussi le prénom des Hohenzollern... On m'appela Frédéric-Guillaume. Le choix de ce nom eut en tout cas un avantage : pendant toute mon enfance mon anniversaire fut un jour de fête. Je considère comme un grand privilège d'avoir eu un pareil père : il me semble même que cette circonstance

explique tous les autres privilèges que je possède, sauf la vie et ma faculté de l'approuver toujours sans réserve. Je lui dois surtout de n'avoir besoin d'aucune intention préalable, mais simplement d'une certaine attente pour pénétrer dans un univers de délicatesse et de grandeur ; j'y suis chez moi, ce n'est que là que ma plus secrète passion se sent à l'aise. J'ai failli payer de ma vie ce privilège. Ce n'eût pas été un mauvais marché. Pour pouvoir comprendre la moindre chose à mon Zarathoustra, il faut peut-être se trouver dans les mêmes conditions que moi, un pied au-delà de la vie.

4

Je n'ai jamais su l'art de prévenir contre moi, - c'est encore une chose que je dois à mon incroyable père - même quand j'y aurais beaucoup tenu. Quelque peu chrétien que cela paraisse, je ne peux même pas prendre parti contre moi ; on peut tourner et retourner ma vie en tous sens, on n'y découvrira guère qu'une fois les traces du mauvais vouloir de quelqu'un ; par contre, on en trouvera un peu trop de bon vouloir... Toutes les expériences que j'ai faites, même avec ceux qui en font subir de mauvaises à tout le monde, parlent sans exception à la louange des gens ; il n'est ours que je n'apprivoise ni guignol que je n'assagisse. Durant les sept années où j'ai enseigné le grec dans la classe supérieure du lycée de Bâle je n'ai jamais eu l'occasion d'infliger une punition ; les plus paresseux s'appliquaient chez moi. Je suis toujours à la hauteur de l'imprévu ; il faut que je ne m'attende à rien pour être maître de moi. Quel que soit l'instrument en cause, si

désaccordé qu'il puisse être, et que peut l'être seulement l'instrument « homme », il faudrait que je fusse malade pour ne pas arriver à en tirer quelque chose d'écoutable. Et combien de fois n'ai-je pas entendu les « instruments » eux-mêmes dire qu'ils n'avaient jamais joué aussi bien que sous ma main !... Le cas le plus beau fut, peut-être, celui de cet Heinrich von Stein, mort impardonnablement jeune et qui, après en avoir demandé soigneusement la permission, apparut pour trois jours à Sils-Maria, expliquant à qui voulait qu'il n'y venait pas pour l'Engadine. Cet homme excellent qui s'était embourbé dans le marais de Wagner (et celui de Dühring encore !) avec toute l'impétueuse simplicité d'un jeune hobereau prussien fut pendant ces trois jours comme transfigure par un ouragan de liberté, tel un être enfin transporté soudain à sa véritable altitude et auquel les ailes se mettent à pousser. Je ne cessai de lui répéter que c'était le fruit du bon air de ces hauteurs, qu'il en prenait ainsi à chacun et qu'on ne s'élevait pas en vain à 6 000 pieds au-dessus de Bayreuth, mais il ne voulait pas m'en croire... Si pourtant il m'est arrivé d'avoir à subir mainte infamie, petite ou grande, la cause n'en a pas été dans la « volonté » des gens, surtout pas dans la mauvaise ; j'aurais eu bien plutôt à me plaindre au contraire - j'y ai déjà fait allusion - de leur excès de bonne volonté : il n'a pas peu sévi dans ma vie. Mes expériences me donnent surtout le droit de me méfier de ce qu'on appelle les instincts, « désintéressés » et de ce fameux « amour du prochain » qui est toujours prêt à vous venir en aide et de la voix et du geste. Je le considère en soi comme une faiblesse et comme un cas particulier de l'incapacité de résistance aux impulsions ; la pitié ne s'appelle vertu que

dans le monde des décadents. Je reproche aux compatissants d'oublier trop facilement la pudeur, le respect, le tact et les distances, à la pitié de sentir trop vite la populace et de ressembler à s'y tromper aux mauvaises manières ; je dis que les mains compatissantes peuvent parfois avoir une action destructrice sur une grande destinée, quand elles viennent farfouiller dans les blessures d'une solitude et le privilège d'une grande faute. Vaincre la pitié c'est, à mon avis, une vertu aristocratique : j'ai raconté, en lui donnant pour titre « La Tentation de Zarathoustra », l'histoire de ce grand cri de détresse qui parvient un beau jour au sage, et la pitié, comme un dernier péché, est déjà près de l'assaillir et de l'arracher à lui-même. Rester maître de soi dans ces situations-là, conserver pure la hauteur de son devoir en face des bas et myopes instincts mis en oeuvre par les actions prétendues « désintéressées », voilà la preuve, la suprême preuve peut-être que doit donner un Zarathoustra, le véritable témoignage de sa force.

5

Il est un autre point sur lequel je ne représente que mon père et ne constitue, en quelque sorte, que son prolongement au-delà d'une mort précoce. Comme tous ceux qui n'ont jamais vécu parmi leurs pairs et auxquels l'idée de « représailles » demeure aussi étrangère que celle de « droits égaux », je m'interdis, dans les cas où l'on commet contre moi une sottise, petite ou grande, toute mesure de représailles ou de protection, comme aussi toute défense, toute « justification ». Ma façon de riposter

consiste à faire suivre la bêtise aussi vite que possible d'une chose intelligente : c'est la seule méthode qui donne des chances de la rattraper. Pour employer une image : j'envoie un pot de confiture à mon adversaire pour le débarrasser de son aigreur... Qu'on me fasse une crasse, je prends toujours « ma revanche », - on peut en être certain : je ne tarde pas à trouver une occasion d'exprimer ma gratitude au « malfaiteur » (au besoin pour son « méfait »), ou à lui demander quelque chose, ce qui oblige parfois plus que de donner... Il me semble aussi que le mot le plus grossier, la lettre la plus injurieuse sont plus honnêtes que le silence, partent d'un meilleur naturel. Ceux qui se taisent manquent presque toujours de finesse et de politesse du coeur ; le silence est une objection, à force d'avaler on s'aigrit le caractère et on se gâte l'estomac. Tous ceux qui se taisent sont des dyspeptiques. Comme on le voit, je ne voudrais pas qu'on sous-estimât l'impertinence ; elle est la forme de beaucoup la plus humaine de la contradiction, et, dans notre époque amollie, l'une de nos premières vertus. Quand on est assez riche pour s'en offrir le luxe c'est même une chance d'avoir tort. Un dieu qui viendrait sur la terre n'y devrait faire que des injustices ; le divin ne serait pas de prendre la punition mais la faute sur ses épaules.

6

Si j'ignore le ressentiment, si je sais de quoi il retourne dans cette affaire du ressentiment, qui sait si, en fin de compte, je ne le dois pas surtout à ma longue maladie ! Le problème n'est pas précisément simple : il faut l'avoir vécu

dans la force et dans la faiblesse. S'il est vraiment un argument valable contre la faiblesse et la maladie c'est qu'elles rongent le véritable instinct de la guérison, l'instinct de la défense armée. On ne sait plus se dépêtrer de rien, on ne sait venir à bout de rien, on n'arrive plus à rien rejeter. Tout blesse. Hommes et choses vous talonnent de trop près, les événements frappent trop profond, le souvenir est une plaie purulente. La maladie est une sorte de ressentiment. Le malade n'a contre elle qu'un seul grand moyen de salut, ce que j'appelle le fatalisme russe, ce fatalisme sans révolte avec lequel le soldat russe pour qui la campagne devient trop dure finit par se coucher dans la neige. Ne plus rien accepter du tout, ne plus rien prendre, ne plus rien absorber, - n'avoir plus aucune réaction... La grande sagesse de ce fatalisme, qui n'est pas toujours simplement le courage de mourir, mais aussi l'art de sauver la vie dans les circonstances les plus périlleuses, consiste à réduire les échanges du corps, à les ralentir et à lui faire vouloir l'engourdissement hivernal. Quelques pas de plus dans cette voie et on obtient logiquement le fakir qui dort des semaines dans un tombeau... Pour éviter de se gaspiller trop vite en réactions il faut cesser complètement de réagir ; c'est la logique même. Or rien ne vous consume plus vite que le ressentiment. Le dépit, la susceptibilité malade, l'impuissance à se revancher, l'envie, la soif de la vengeance, autant de toxines, autant de réactions qui sont les pires pour un épuisé ; elles entraînent une usure rapide de la résistance nerveuse et une recrudescence morbide des évacuations nuisibles comme l'épanchement de la bile dans l'estomac. Le ressentiment doit pour le malade être

essentiellement tabou, c'est sa maladie elle-même : c'est aussi malheureusement son penchant le plus naturel. Bouddha l'avait compris, le grand physiologiste. Sa « religion » - qu'on ferait mieux d'appeler hygiène pour ne pas la commettre avec d'aussi pitoyables choses que le christianisme faisait dépendre son efficacité de la défaite du ressentiment : libérer l'âme du ressentiment C'est le premier pas vers la guérison. « Ce n'est pas l'inimitié, mais l'amitié qui met un terme à l'inimitié » : voilà la première leçon du Bouddha ; ce n'est pas le langage de la morale, c'est celui de la physiologie. Le ressentiment né de la faiblesse n'est nuisible à nul plus qu'au faible ; dans les autres cas, chez les natures riches, c'est un sentiment superflu : on prouve presque sa richesse en le matant. Pour qui sait avec quel sérieux ma philosophie fait la guerre à tous les sentiments de vengeance et de rancune jusque dans la doctrine du « libre arbitre » - ma lutte contre le christianisme n'en est qu'un épisode - il sera facile de comprendre pourquoi je tiens à mettre en lumière mon attitude personnelle et la sûreté pratique de mon instinct. Dans mes périodes de décadence je me suis défendu ces sentiments comme nuisibles ; dès que la vie me revenait avec assez d'abondance et de fierté je me les interdisais comme inférieurs à moi. Le « fatalisme russe » dont je parlais intervenait chez moi pour m'obliger à me cramponner opiniâtrement à des situations, des endroits, des demeures, des compagnies presque insupportables, une fois qu'elles m'avaient été données par le hasard : c'était mieux que de les changer, que de les sentir modifiables, que de se révolter contre elles... J'en voulais à mort à cette époque à qui me dérangeait dans ce fatalisme,

à qui m'arrachait de force à ce sommeil ; c'est qu'en effet il y avait toujours danger de mort. S'accepter comme un *Fatum*, ne pas se vouloir « autrement », en pareil cas c'est la raison même.

7

Il en va autrement de la guerre. Je suis de tempérament guerrier. Attaquer est un de mes instincts. Etre ennemi, pouvoir être ennemi suppose peut-être une nature forte, c'est en tout cas une possibilité qu'on trouve chez toutes les natures fortes. Elles ont besoin de résistances, elles en cherchent par conséquent : la passion de l'attaque fait aussi nécessairement partie de la force que le goût de la vengeance et de la rancune font partie de la faiblesse. La femme est rancunière : cela vient de sa faiblesse, tout comme sa sensibilité en face du malheur d'autrui. La force de celui qui attaque peut se mesurer à la qualité de l'ennemi dont il a besoin ; toute croissance se trahit par le choix d'un adversaire puissant, ou d'un problème ardu : car un philosophe belliqueux provoque aussi les problèmes en combat singulier. Il ne s'agit pas de vaincre les obstacles d'une façon générale, mais seulement ceux contre lesquels il faut déployer toute sa force, sa souplesse et sa science des armes, ceux qui se présentent à force égale... Ne se battre qu'entre pairs c'est la première condition d'un duel loyal. Si on méprise l'adversaire, on ne peut pas faire la guerre ; si on commande, si on a affaire à plus petit que soi, on ne doit pas. Ma façon de pratiquer la guerre peut se résumer en quatre points. Premièrement : je n'attaque qu'un adversaire victorieux, et au besoin j'attends

qu'il le devienne. Secondement : je n'attaque jamais que quand je suis sûr de ne pas trouver d'alliés, quand je suis isolé, seul à me compromettre... Je n'ai jamais fait en public un pas qui ne m'ait compromis c'est mon critérium du bien faire. Troisièmement je n'attaque jamais de personnes, je ne me sers d'elles que comme de loupes pour rendre visibles les calamités publiques latentes et insaisissables. C'est ainsi que j'ai attaqué David Strauss, ou, pour parler plus exactement, le succès d'une oeuvre sénile auprès des Allemands « cultivés » ; c'était pour prendre cette culture en flagrant délit... Et c'est encore ainsi que j'ai attaqué Wagner, ou, pour m'exprimer plus précisément, la mauvaise conscience d'une « civilisation » dont l'instinct faussé confondait le raffinement avec la richesse et le faisandé avec la grandeur. Quatrièmement : je n'attaque qu'en l'absence de tout différend personnel, quand le tournoi ne couronne pas une série de mauvais procédés. Car attaquer est, au contraire, de ma part, une preuve de bienveillance, et de gratitude parfois. En liant mon nom à celui d'une cause ou d'une personne, - pour ou contre, ici c'est tout comme, - je lui fais honneur et je la distingue. Si je combats le christianisme c'est que j'en ai le droit parce qu'il ne m'a jamais causé de désagréments ni de gêne : les chrétiens les plus sérieux m'ont toujours voulu du bien. Et moi-même, ennemi décidé de leur doctrine, je suis bien éloigné pourtant d'en vouloir aux particuliers d'une fatalité que leur imposent des siècles.

Puis-je oser encore esquisser un dernier trait de ma nature qui n'est pas pour me faciliter le commerce des humains ? Mon instinct de la propreté est d'une sensibilité absolument inquiétante ; je perçois physiquement la proximité d'une âme ; que dis-je, sa proximité ? Son tréfonds, ses « entrailles » mêmes. Je la « flaire »... Cette sensibilité me procure des antennes psychologiques qui me permettent de tâter tous les mystères et de les mettre dans ma main : toute la fange qui se cache au tréfonds de certaines natures, et qui a peut-être sa cause dans une impureté du sang, mais que l'éducation replâtre, je la découvre presque toujours du premier coup. Si je ne me suis pas trompé ces natures que ma propreté ne peut souffrir devinent aussi de leur côté la méfiance que m'inspire mon dégoût : elles n'en sentent pas meilleur. Une absolue limpidité étant essentielle à ma vie, car je pèris dans une atmosphère douteuse, j'ai l'habitude de nager, de me baigner et de m'ébrouer constamment dans l'eau ou dans quelque autre élément parfait de transparence et d'éclat. Aussi mes rapports avec les humains mettent-ils ma patience à rude épreuve ! Mon humanité ne consiste pas à sentir à l'unisson de mon prochain, mais à supporter de le sentir... Mon humanité est une victoire constante sur moi-même. - Mais la solitude m'est nécessaire, j'ai besoin de guérir, de revenir à moi, de respirer le grand air léger... Mon Zarathoustra n'est qu'un dithyrambe en l'honneur de la solitude, de la pureté si l'on m'a compris... Je ne dis pas de la pure folie. Pour qui sait voir les couleurs c'est un hymne adamantin. -

Mon dégoût pour l'homme, pour la « racaille », a toujours été mon plus grand péril... Veut-on entendre ce que disait Zarathoustra sur la façon dont on se délivre du dégoût ?

« Que m'est-il arrivé ? Que fis-je pour m'affranchir du dégoût ? Qui rajeunit mon Sil ? Quel coup d'aile m'a enlevé jusqu'aux hauteurs où la canaille n'est plus assise au bord des sources ?

« Mon dégoût m'a-t-il de lui-même donné des ailes et le don de deviner les sources cachées ? Il m'a fallu voler à la cime des cimes pour retrouver la source de la joie.

« Oh ! je l'ai bien trouvée, mes frères ! Voyez, sur la cime des cimes coule pour moi la source de la joie ! Il est une vie dans laquelle la canaille ne vient plus boire à mes côtés !

« Tu coules presque trop fort pour moi, source de joie ! Bien souvent tu vides mon verre en essayant de le remplir.

« Il me faut apprendre encore à t'approcher plus modestement : mon coeur s'élance trop fort vers toi :

« Mon coeur, où brûle mon été, court, torride, mélancolique et bienheureux : ah ! que mon coeur d'été désire ta fraîcheur !

« Adieu, tristesses hésitantes de mon printemps ! Adieu, neiges d'un juin perfide. Je suis devenu tout été, je suis midi en. plein été - l'été sur la cime des cimes avec ses

ruisseaux froids et sa paix bienheureuse : oh ! venez ici, mes amis, pour que le calme soit encore plus radieux.

« Car c'est ici notre altitude, car c'est ici notre patrie : nous sommes trop haut, la pente est trop raide pour les impurs et pour leur soif.

« Mais vous, mes amis, jetez vos yeux purs dans la fontaine de ma joie ! Vous ne sauriez troubler ses ondes. Sa pureté vous sourira.

« C'est sur l'arbre de l'Avenir que nous allons bâtir notre aire ; aux aigles de nous apporter, à nous qui sommes les solitaires, la nourriture dans leur bec !

« Non, nous ne mangerons pas des viandes que les impurs puissent souiller ! Car ils croiraient bouffer du feu et ils s'y brûleraient la gueule.

« Nous n'avons pas de place ici pour les impurs et pour leur race. Notre bonheur serait pour leur corps comme une caverne de glace, notre bonheur gèlerait leurs esprits.

« Et nous vivrons aux dépens d'eux comme les vents de la tempête, voisins des aigles, voisins des neiges, voisins de palier du soleil : voilà la vraie vie du grand vent.

« Et c'est pareil à ce grand vent que je viendrai souffler sur eux ; mon esprit coupera le souffle à leur esprit : ainsi le veut mon avenir.

« En vérité, je vous le dis, Zarathoustra est un grand vent pour les bas-fonds : et voici le conseil qu'il donne à ceux qui voudraient le combattre, à tout ce qui crache et vomit Gardez-vous de jamais cracher contre le vent. »

POURQUOI J'EN SAIS SI LONG

1

Pourquoi j'en sais un peu plus long que les autres ? Pourquoi, plus généralement, j'en sais si long ? Je n'ai jamais réfléchi aux questions qui n'en sont pas, je ne me suis pas gaspillé : mon expérience ignore, par exemple, les vraies difficultés religieuses. Une chose m'a toujours complètement échappé : pourquoi je devrais être un « pécheur ». Je manque de même du critérium qui me permettrait de savoir ce qu'est un remords : d'après ce qu'on en entend dire le remords ne me paraît pas estimable... Je ne voudrais pas abandonner après coup une action que j'aurais faite, j'aimerais mieux laisser systématiquement son issue fâcheuse et ses conséquences en dehors de la question des valeurs. On perd beaucoup trop facilement, en cas de mauvais dénouement, la juste vue de ce qu'on a fait : le remords est, il me semble, une sorte de « mauvais oeil ». Honorer d'autant plus l'échec qu'il est échec, voilà plutôt le fait de ma morale.

« Dieu », « immortalité de l'âme », « rédemption », « délivrance », autant d'idées auxquelles je n'ai jamais consacré ni mon attention, ni mon temps, même dans ma tendre jeunesse, - je n'ai peut-être jamais été assez enfant pour le faire ? - Je ne saurais voir dans l'athéisme un résultat, un événement : il est chez moi instinct naturel. Je suis trop curieux, trop sceptique, trop hautain pour accepter une réponse grossière. Dieu est une réponse

grossière, une goujaterie à l'égard du penseur ; ce n'est même, au fond, qu'une grossière interdiction à notre endroit : Défense de penser... Il est une question bien plus intéressante dont le « salut de l'homme » dépend beaucoup plus que de toutes les curiosités des théologiens : celle de l'alimentation. On peut pour l'usage courant, la formuler de la façon suivante « Comment faut-il que je me nourrisse, moi particulièrement, pour atteindre à mon maximum de force, de virtù au sens de la Renaissance, de vertu sans morale ? »

Les expériences que j'ai faites à ce sujet sont aussi mauvaises que possible ; je suis étonné d'avoir tant attendu pour me poser cette question, et pour profiter de ces expériences dans le sens de la « raison ». La bassesse de notre culture allemande, son « idéalisme », peut seule m'expliquer un peu pourquoi j'étais resté à ce sujet d'une routine qui confinait à la sainteté : une « culture » dont le premier souci est de vous faire perdre des yeux les réalités, pour vous lancer à la poursuite de fins problématiques qu'elle appelle « idéales », la « culture classique » par exemple : comme si la tentative de fondre les deux concepts « classique » et « allemand » n'était pas condamnée d'avance ! C'en est même réjouissant : qu'on essaie de s'imaginer un Leipzigois « de culture classique » !

Effectivement, jusqu'au milieu de mon âge mûr, je n'ai jamais que mal mangé, d'une façon « impersonnelle », pour employer le jargon moral, « désintéressée », « altruiste », pour le bonheur des cuisiniers et autres chrétiens. Manger la cuisine de Leipzig, comme je le fis en 65 tout en

étudiant Schopenhauer, c'était nier catégoriquement mon « vouloir vivre ». Réussir, sans manger assez, à se ruiner quand même l'estomac, voilà le problème que cette cuisine me semblait résoudre avec éclat. (On dit que l'année 66 a apporté des modifications.) D'ailleurs, d'une façon générale, quels crimes la cuisine allemande n'a-t-elle pas sur la conscience ! La soupe au début du repas (au XIV^e siècle les livres de cuisine vénitiens l'appellent encore *alla tedesca*), les viandes desséchées, les légumes à la farine et à la graisse, et l'entremets presse-papiers ! Ajoutez-y ce besoin animal des vieux Allemands - pas seulement des Allemands vieux ! - de boire encore après les repas, et vous comprendrez l'origine de l'esprit allemand : une affliction de l'intestin... L'esprit allemand est une indigestion, il ne peut venir à bout de rien. - Mais le régime anglais lui-même, qui, en comparaison, du régime allemand et même du régime français, représente pourtant une sorte de « retour à la nature », savoir : le cannibalisme - répugne aussi à mon instinct ; il me semble qu'il donne à l'esprit des pieds pesants, des pieds d'Anglaise... La meilleure cuisine est celle du Piémont. Les boissons alcoolisées me font du mal ; un verre de vin ou de bière par jour suffit à me faire de la vie une vallée de larmes, - mes antipodes sont à Munich. Si je ne l'ai compris qu'un peu tard j'en ai fait l'expérience dès ma plus tendre enfance. Petit garçon, je crus d'abord que boire était, comme fumer, une fanfaronnade de jeune homme ; plus tard je vis que c'était une mauvaise habitude. Peut-être le vin de Naumburg est-il pour quelque chose dans cette dureté. Pour croire que le vin égaye, il me faudrait être chrétien, je veux dire avoir la foi, ce qui est pour moi une

absurdité. D'ailleurs, et c'est assez étrange, si les petites doses d'alcool très diluées me dépriment extrêmement, je me comporte en loup de mer devant les quantités sérieuses. Petit garçon j'y mettais déjà de la bravoure. Il m'arrivait souvent, lorsque j'étais élève à la vénérable école de Pforta, de rédiger et de recopier en une seule veillée ma dissertation latine - avec l'ambition de faire aussi dense, aussi serré que Salluste, mon modèle, - et d'arroser tout ce latin de quelques grogs de fort calibre ; rien ne réussissait mieux à ma physiologie d'écolier, rien n'était moins contraire à celle de Salluste quoique la vénérable école eût à objecter à ces moeurs... à vrai dire, plus tard, vers le milieu de ma vie, je suis devenu de plus en plus sévère envers tous les spiritueux : adversaire du végétarisme à la suite de mes expériences, comme Richard Wagner qui m'a converti, je ne saurais pourtant trop prêcher la suppression complète de l'alcool à la race des « spirituels ». L'eau suffit... Les lieux que je préfère sont ceux qui vous offrent partout la facilité de puiser dans l'eau vive (Nice, Turin, Sils) ; un petit verre me harcèle comme un chien. In vino veritas, dit-on ; je crois que c'est encore là un point sur lequel la vérité me brouille avec tout le monde : chez moi l'esprit plane au-dessus des eaux...

Encore quelques préceptes tirés de ma morale. Un repas copieux est plus facile à digérer qu'un repas léger. Il faut que tout l'estomac travaille pour que la digestion se fasse bien, on doit connaître la dimension de son estomac. Pour la même raison il faut déconseiller ces interminables ripailles, ces suicides écourtés que l'on célèbre à table d'hôte. Rien entre les repas, pas de café : il altère. Le thé

n'est bon que le matin. Buvez-en peu, mais prenez-le fort : pour peu qu'il soit trop faible il vous fait du mal et vous indispose pour la journée. Le degré de concentration à choisir dépend du tempérament de chacun, il est souvent très délicat à déterminer. Dans un climat énervant le thé est mauvais à jeun : il faut le faire précéder une heure avant d'une tasse de cacao épais et déshuilé. - Rester assis le moins possible ; ne se fier à aucune idée qui ne soit venue en plein air pendant la marche et ne fasse partie de la fête des muscles. Tous les préjugés viennent de l'intestin. Le cul de plomb, je le répète, c'est le vrai pêché contre l'Esprit.

2

Les problèmes de la résidence et du climat sont étroitement apparentés à la question de l'alimentation. Il n'est donné à personne de pouvoir vivre partout ; et si l'on doit faire face à des devoirs qui réclament le jeu de toute l'énergie, le choix est même très limité. L'influence du climat sur les échanges organiques, sur leur ralentissement ou leur accélération, est si grande qu'au moment du choix la moindre erreur géographique peut arriver non seulement à vous éloigner de votre tâche mais encore à l'obnubiler complètement : vous ne la voyez plus. La vigueur animale n'est plus assez grande pour permettre à la liberté d'envahir votre esprit jusqu'aux plus hauts étages et vous rendre capable de dire : c'est ceci ou c'est cela que je puis seul... La moindre paresse de l'intestin, pour peu qu'elle soit devenue habituelle, suffit largement à faire d'un génie quelque chose de médiocre, quelque chose

d'allemand ; le climat allemand à lui seul pourrait décourager les entrailles les plus fortes, les intestins faits pour l'héroïsme. Le rythme des échanges physiologiques est en rapport direct avec l'agilité, ou l'engourdissement, des organes de l'esprit ; l' « esprit » lui-même n'est, au fond, qu'une des formes de ces échanges. Groupez les lieux où de tout temps se soient trouvés des gens d'esprit, où l'ironie, la finesse, la malice aient toujours fait partie du bonheur : ils ont tous un air merveilleusement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes, ces noms-là prouvent une chose : c'est que le génie ne saurait vivre sans un air sec et un ciel pur, c'est-à-dire sans échanges rapides, sans la possibilité de se ravitailler continuellement en énergie par énormes quantités. J'ai sous les yeux le cas d'un esprit remarquable qui, né cependant pour la liberté, s'est rétréci, ratatiné, bloqué dans sa spécialité et ne fait plus qu'un vieux grincheux, uniquement pour avoir manqué de discernement dans le choix de son climat. Tel eût pu être aussi mon sort si la maladie ne m'eût ramené à la raison et contraint à réfléchir au rôle de cette raison dans la réalité. Maintenant que je lis sur moi les influences climatériques et météorologiques comme sur un instrument de précision et que j'enregistre physiquement les variations hygrométriques de l'atmosphère, même sur un faible parcours, comme entre Turin et Milan, je songe avec inquiétude et terreur que jusqu'à ces dix dernières années, qui m'ont mis en danger de mort, ma vie s'est toujours écoulée dans les lieux les plus mal choisis et les plus contre-indiqués, Naumburg, Pforta, toute la Thuringe, Leipzig, Bâle, Venise, autant d'endroits meurtriers pour mon organisme. Si je n'ai gardé aucun

bon souvenir de mon enfance ni de ma jeunesse il serait fou de vouloir l'expliquer par ce qu'on appelle les causes « morales », comme l'irréfutable absence d'une compagnie suffisante : car cette pénurie continue comme devant sans m'empêcher aujourd'hui d'être gaillard et vaillant. Non, c'est mon ignorance de la physiologie - cet « idéalisme » trois fois maudit - qui fut la vraie fatalité de mon existence, qui fut son « en trop », sa bêtise, la chose dont rien ne sort de bon et que rien ne contrebalance, que rien ne saurait compenser. Cet idéalisme m'explique toutes mes erreurs, toutes les grandes aberrations de mon instinct, tous les actes d'humilité que j'ai commis en m'écartant du devoir de ma vie, en me faisant philologue, par exemple, - pourquoi pas médecin ou du moins quelque chose qui eût servi à m'ouvrir les yeux ? Tant que je suis resté à Bâle mon régime intellectuel, y compris la répartition du temps, a constitué un gaspillage de forces énorme et parfaitement insensé sans qu'aucun ravitaillement vienne équilibrer la dépense, sans que j'aie même jamais songé à compenser la consommation. C'était la négation de l'individualité, la mort de toute aristocratie, le coudolement de la racaille, « l'oubli de soi » et des distances, - c'était une chose que je ne me pardonnerai jamais. Lorsque, presque à bout, j'en fus presque au bout, je commençai à méditer la déraison fondamentale de ma vie : l' « idéalisme ». Il fallut la maladie pour me rendre à la raison.

3

Choix de l'alimentation ; choix du lieu et du climat ; il reste à fixer un troisième point sur lequel fuir l'erreur à

tout prix c'est le choix de sa récréation. Là aussi plus l'esprit s'éloigne du type courant, plus les limites du permis, c'est-à-dire de l'utile, sont restreintes. Pour moi toute lecture est récréation : elle m'arrache donc à moi, me promène dans d'autres sciences, d'autres âmes, dans ce que je ne prends plus au sérieux. C'est justement de mon sérieux qu'elle me repose. Dans les moments où je travaille beaucoup on ne voit pas de livres chez moi : je me garderais bien de laisser parler ou seulement penser quelqu'un dans mon voisinage... Et ce serait le cas si je lisais... A-t-on remarqué que dans l'état de profonde tension auquel la gestation condamne l'esprit et même l'organisme entier, tout hasard, toute influence du dehors agit avec trop de véhémence, frappe « trop profondément » ? Il faut éviter autant que possible ces hasards et ces influences. En période d'incubation intellectuelle la première chose à faire est de s'emmurer. Irais-je tolérer que des pensées étrangères viennent franchir mon mur d'enceinte ? C'est ce qui arriverait si je me mettais à lire... Après le temps du travail et de la fécondité, le temps de la récréation : accourez, livres agréables, livres d'esprit, livres savants ! Lirai-je des livres allemands ?... Je dois me reporter à six mois en arrière pour me - surprendre un livre en main. Qu'était-ce ? Les Sceptiques grecs, une excellente étude de Victor Brochard, dans laquelle mes Laertiana ont été utilisés avec profit ; les Sceptiques, seul type honorable de toute cette gent philosophique dont chaque mot veut dire deux choses quand ce n'est pas cinq !... Les autres fois je me réfugie presque toujours dans les mêmes livres, très peu au fond, mes « probati ». Peut-être n'est-il pas dans mon tempérament d'aimer beaucoup ni

avec éclectisme : une salle de lecture me rend malade à l'égard des livres nouveaux mon instinct me porte plutôt à la méfiance, voire à l'hostilité, qu'à la « tolérance », la « largeur de cœur » et autres charités... Au bout du compte c'est toujours à quelques vieux auteurs français que je reviens : je ne crois qu'à la civilisation française et tiens pour victime d'un malentendu tout ce qui se croit « cultivé » sans elle dans les limites de l'Europe ; quant à la culture allemande je n'en parle évidemment pas... Les rares esprits vraiment cultivés que j'aie rencontrés en Allemagne devaient leur mérite à la France, et d'abord madame Cosima Wagner, la voix de loin la plus autorisée que j'aie jamais ouïe en matière de goût. Si je lis Pascal, si je l'aime comme la victime la plus instructive du christianisme - lente victime de corps, puis d'âme, logique victime de la forme la plus horrible de la cruauté humaine, si j'ai quelque chose de Montaigne dans la pétulance de l'esprit et - qui sait ? peut-être du corps, si mon goût défend, non sans âpreté, l'art de Molière, Corneille et Racine contre la barbarie géniale d'un Shakespeare, je n'en goûte pas moins non plus la société charmante des tout derniers Français. Je ne vois vraiment pas en quel siècle le filet pourrait ramener d'aussi nombreux, et curieux, et délicats psychologues que ceux qu'on peut pêcher dans le Paris de nos jours : je nomme, au hasard - le nombre est trop grand - MM. Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaître ; ou encore, pour distinguer un écrivain de la forte race, un vrai Latin que j'aime entre tous, je citerai Guy de Maupassant. Je préfère même, entre nous, cette génération à celle de ses anciens maîtres toute gâtée par la philosophie allemande (M.

Taine, par exemple, par Hegel auquel il doit de s'être mépris sur les grands hommes et les grandes époques). Partout où va l'Allemagne elle corrompt la culture. Il a fallu la guerre, en France, pour affranchir enfin les esprits... Stendhal, l'un des « hasards » les plus beaux de ma vie - car tout ce qui fait époque en moi. m'a été donné d'aventure et non sur recommandation, - Stendhal possède des mérites inestimables la double vue psychologique, un-sens du fait qui rappelle la proximité du plus grand des réalistes (*ex ungue Napoleonem* [par la mâchoire (on reconnaît) Napoléon]), - enfin, et ce n'est pas la moindre de ses gloires, un athéisme sincère qu'on rencontre rarement en France, pour ne pas dire presque jamais. (Saluons pourtant au passage le nom de Prosper Mérimée.) Peut-être suis-je même jaloux de Stendhal. Il m'a volé le meilleur mot que mon athéisme eût pu trouver: « La seule excuse de Dieu c'est de ne pas exister »... J'ai dit moi-même quelque part : « Quelle a été jusqu'à présent la plus grande objection à l'existence ? Dieu... »

4

C'est Henri Heine qui m'a donné la plus haute idée du lyrisme. Je cherche vainement à travers tous les siècles musique aussi douce, aussi passionnée. Il possédait cette divine méchanceté sans laquelle je ne saurais imaginer la perfection, - je mesure la valeur des hommes et des races à leur plus ou moins grand besoin d'identifier satire et dieu. - Et comme il manie l'allemand ! On dira un jour de Heine et de moi que nous avons été, et de très loin, les plus grands artistes de la langue allemande et que nous avons

laissé à des abusés au-dessous de nous tout ce que les simples Allemands ont su faire d'elle. Il faut que j'aie avec le Manfred de Byron quelque parenté bien profonde : tous ses gouffres je les trouve en moi : à treize ans j'étais mûr pour lui. Je ne perds pas un mot, - un regard tout au plus, - avec qui, en face de Manfred, ose prononcer le nom de Faust. Les Allemands sont incapables de concevoir le sublime sous quelque forme que ce soit : témoin Schumann. J'ai composé tout exprès, de rage contre l'orgeat de nos Saxons, une contre-ouverture de Manfred, dont Hans von Bülow disait qu'il n'avait jamais rien lu de pareil sur du papier à musique : il y voyait le viol d'Euterpe. - Lorsque je cherche à formuler ma plus haute idée de Shakespeare j'en reviens toujours à dire : C'est l'homme qui a conçu le type de César. On ne devine pas chose pareille, on est ainsi ou on ne l'est pas. Le grand écrivain ne puise jamais que dans sa réalité personnelle, au point qu'il lui arrive, après coup, de ne plus supporter son œuvre... Quand j'ai jeté un regard sur mon Zarathoustra je passe une demi-heure à tourner dans ma chambre, incapable de maîtriser une crise de sanglots irrésistible. - Je ne sais rien de plus déchirant que la lecture de Shakespeare : que n'a pas dû souffrir un homme pour avoir un tel besoin de faire le pitre ! Comprend-on Hamlet ? Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou... Mais il faut, pour sentir ainsi, toute la profondeur de l'abîme... Nous avons tous peur de la vérité... Et, que je fasse ici un aveu, je suis instinctivement certain que c'est Lord Bacon qui se martyrise lui-même dans cette inquiétante littérature et qu'il en est le créateur : que me font les pitoyables bavardages de ces plats brouillons d'Américains ? La

faculté de faire vivre une vision avec un réalisme intense n'est pas seulement compatible avec l'énergie de l'homme d'action la plus grande, la plus monstrueuse, avec l'énergie criminelle, elle en est même le corollaire... Nous sommes loin d'en savoir assez sur Lord Bacon, le premier réaliste aux grands sens du terme pour avoir vent de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il a voulu et pour connaître le fin mot de l'expérience qu'il a opérée sur lui-même... Au diable, messieurs les critiques ! Si j'avais publié mon Zarathoustra sous le nom d'un autre, celui de Richard Wagner par exemple, la perspicacité de vingt siècles n'aurait pas suffi pour deviner que l'auteur d'Humain, trop humain était le visionnaire de Zarathoustra.

5

Puisque j'en suis à parier des récréations de ma vie, je tiens ici à dire un mot pour exprimer ma reconnaissance à ce qui m'a le plus profondément et le plus cordialement récréé. Ce fut, sans aucun doute, la fréquentation familière de Richard Wagner. Je fais bon marché de mes rapports avec tous les autres hommes ; mais je ne voudrais à aucun prix rayer de ma vie les jours que j'ai passés à Tribschen, jours de confiance, de gaieté, de hasards sublimes et d'instantanés profonds...

J'ignore les expériences que d'autres ont pu faire avec Wagner : jamais nuage n'est passé sur notre ciel. Et ceci me ramène à la France ; je n'oppose aucune objection, simplement une moue de dédain, aux wagnériens et à toute la gent de ceux qui se figurent honorer Wagner en le

trouvant à leur image... Tel que je suis, étranger jusqu'aux moelles tout ce qui est allemand, au point que le voisinage d'un Allemand suffit à retarder ma digestion, il a fallu que je rencontre Wagner pour pouvoir enfin respirer : je sentais, j'honorais en lui l'air de l'étranger, le contraire personnifié de toutes les « vertus allemandes » : car Wagner était une protestation. Nous qui avons passé notre enfance dans l'air marécageux des dix ans qui ont suivi 1850, nous sommes nécessairement pessimistes au sujet de tout ce qui touche à l' « idée allemande » ; nous ne saurions être que révolutionnaires ; nous n'admettrons jamais une situation qui donne la haute main aux tartufes. Qu'ils aient aujourd'hui changé leurs couleurs, qu'ils se vêtent d'écarlate et qu'ils paradedent en uniforme de houzard, cela ne change rien aux choses... Eh bien ! Wagner était un révolutionnaire ; les Allemands le faisaient fuir... Comme artiste on n'a en Europe d'autre patrie que Paris : la délicatesse des cinq sens artistiques - qui est la condition de l'art wagnérien, le sens des nuances, la morbidesse psychologique ne se rencontrent qu'à Paris. On ne trouve nulle part ailleurs une telle passion pour les questions de la forme, un tel sérieux dans la mise en scène ; car c'est là par excellence le sérieux parisien. On n'a aucune idée en Allemagne de l'extraordinaire ambition qui habite l'âme d'un artiste parisien. L'Allemand est bonasse, Wagner ne l'était pas. Mais j'ai déjà assez expliqué (dans *Par-delà le Bien et le Mal*, aph. 256. et suivants) comment il faut situer « Wagner et quels sont ses proches parents ce sont les, romantiques français de la seconde période, la race sublime et exaltante des Delacroix et des Berlioz, ceux qui ont par essence un fonds de maladie, les

incurables de naissance, tous fanatiques de l'expression et virtuoses de pied en cap... Quel a d'ailleurs été le premier partisan intelligent de Wagner ? Charles Baudelaire, le même qui avait été le premier à comprendre Delacroix, - ce décadent typique dans lequel s'est reconnue toute une race d'artistes. Il fut peut-être aussi le dernier... Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner c'est d'avoir condescendu à l'Allemagne, d'être devenu Allemand de l'Empire... Partout où va l'Allemagne elle corrompt la civilisation.

6

Tout bien pesé, ma jeunesse n'eût pas été tolérable sans la musique de Wagner. Car j'étais condamné aux Allemands. Quand on veut s'arracher à une oppression insupportable on a besoin de haschisch. En cas d'intoxication par l'Allemagne Wagner est le contrepoison par excellence, poison lui-même, je n'en disconviens pas... Dès l'instant qu'il y eut de Tristan une partition pour piano - mes compliments, monsieur de Bülow - je fus wagnérien. Ses œuvres antérieures étaient au-dessous de moi, trop vulgaires encore, trop allemandes... Mais j'en suis encore aujourd'hui à chercher dans tous les arts une œuvre d'une aussi dangereuse séduction, d'une aussi douce, aussi terrible infinité que le Tristan j'en suis encore à chercher en vain. Tous les mystères de Léonard de Vinci se dépouillent de leur magie à la première note du Tristan. C'est le nec plus ultra de Wagner ; les Maîtres Chanteurs et l'Anneau ne furent ensuite qu'un délassement. Devenir plus sain, c'est là un recul pour une nature comme celle de Wagner. .. Je considère comme un bonheur de premier

ordre d'avoir vécu en temps opportun et vécu au milieu d'Allemands, pour être mûr pour cette œuvre-là : oui, voilà jusqu'où va chez moi la curiosité psychologique ! Le monde est pauvre à qui ne fut jamais assez malade pour cette « volupté de l'enfer » : une formule mystique est permise ici, je dirais presque qu'elle s'impose. Je pense connaître mieux que quiconque les choses formidables que peut Wagner et les cinquante univers d'extase pour lesquels personne que lui n'avait les ailes qu'il fallait ; et, tel que je suis, assez fort pour faire tourner à mon profit les pires dangers et les pires problèmes et en devenir encore plus fort, je dis que Wagner a été le grand bienfaiteur de ma vie. Ce qui nous apparente tous deux c'est d'avoir souffert plus profond que ne le pourrait supporter la génération de ce siècle - et souffert aussi l'un par l'autre, - et c'est ce qui unit à jamais nos noms ; aussi certainement que Wagner est en Allemagne un malentendu, aussi certainement j'en suis un et je le resterai toujours. - Deux siècles, s'il vous plaît, d'abord, de discipline psychologique et artistique, deux siècles, messieurs les Germains !... Mais ce sont de ces choses qui ne se rattrapent pas.

7

Encore un mot pour mes auditeurs les plus choisis, je, leur dirai ce que je demande à la musique. Je veux qu'elle soit profonde et gaie comme une après-midi d'octobre. Qu'elle soit elle, exubérante et tendre comme une petite femme pétrie de perfidie et de grâce... Je ne concéderai jamais qu'un Allemand puisse savoir ce qu'est la musique. Ceux qu'on appelle musiciens allemands, les plus grands en tête,

sont des, étrangers, des Slaves, des Croates, des Italiens, des Hollandais, ou encore des Juifs ; ou alors des Allemands de la forte race, de celle qui est éteinte aujourd'hui, les Heinrich Schütz, les Bach, les Haendel. Pour moi, je suis encore assez Polonais pour sacrifier à Chopin tout le reste ; j'excepte, pour trois raisons, la Siegfried-Idyll de Wagner, peut-être aussi quelques passages de Liszt dont la noblesse d'orchestration n'a pas d'égale ; et enfin tout ce qui s'est fait outre-monts ; car en deçà... Je ne saurais me passer de Rossini, et moins encore de Pietro Gasti, mon maître vénitien, mon midi musical. Et quand je parle d'outre-monts ce n'est qu'à Venise que je pense. Quand je cherche un autre mot pour désigner la musique, c'est toujours Venise qui me vient à esprit. Je ne sais pas faire de différence entre la musique et les larmes - je sais le bonheur de ne pouvoir songer au Midi sans un frisson de terreur.

Je me tenais au bord du pont
dernièrement dans la brune nuit.
De loin venait une chanson,
et des gouttes d'or ruisselaient
sur le miroir tremblant de l'eau.
Gondoles, lumières, musiques,
s'en allaient ivres dans le crépuscule...

Mon âme, un accord de harpe,
touchée par des doigts invisibles, se chantait
en secret une barcarolle,
et frémissait d'une félicité diaprée.

Mais quelqu'un l'a-t-il écoutée ?

8

En tout cela, - choix de la nourriture, choix du lieu et du climat, choix de sa récréation - on suit les ordres donnés par un instinct de conservation dont la manifestation la plus nette est celle de l'instinct défensif. Fermer les yeux sur bien des choses, s'abstenir de les écouter, ne pas les laisser venir à soi, c'est le premier commandement de la sagesse, la première façon de prouver qu'on n'est pas un hasard mais une nécessité. Le mot qu'on emploie couramment pour désigner cet instinct de défense c'est celui de « goût ». Son impératif ne commande pas seulement de dire « non » quand le « oui » serait une marque de « désintéressement », mais encore de dire « non » le moins souvent possible. Eloignons-nous, séparons-nous de ce qui nous obligerait à répéter le « non » sans cesse. Rien de plus raisonnable : car, si petites qu'elles soient, les dépenses de force défensive, quand elles deviennent la règle habituelle, amènent une pauvreté extrême et parfaitement superflue. Nos grandes dépenses sont faites de la répétition des petites. La défensive, la faction constante constituent - qu'on ne s'y trompe pas - une vraie dilapidation, un vain gaspillage des forces. En prolongeant l'état précaire que représente la défensive on s'affaiblit facilement au point de ne plus pouvoir se défendre. Supposez qu'en sortant de chez moi, je trouve, au lieu du calme et aristocratique Turin, la petite ville allemande : mon instinct m'obligerait à me replier sur moi-même pour repousser l'envahissement de tout ce plat et

lâche monde. Ou encore, je serais en face de la grande ville allemande, ce stupre en pierre de taille, ce sol où rien ne pousse, où tout s'importe, bien et mal. Comment ne pas s'y transformer en hérisson ? - Mais les piquants sont un gaspillage, un double luxe, alors qu'il est loisible non seulement de n'en point avoir mais de tenir les mains ouvertes...

Une autre mesure de sagesse et de tactique défensive consiste à réagir le plus rarement possible, à se soustraire aux situations, aux conditions qui vous condamneraient à suspendre en quelque sorte votre initiative et votre «liberté» pour devenir un simple réactif. Je prends comme terme de comparaison nos rapports avec les livres. Le savant, qui ne fait plus au fond que « déplacer » des livres - deux cents par jour pour un philologue de dispositions moyennes finit par perdre radicalement la faculté de penser par lui-même. S'il ne remue plus de livres il cesse de penser. Il répond simplement à une excitation, à une idée qu'il a lue, et finit par se contenter de réagir. Le savant dépense toute sa force à approuver et à contredire, à critiquer du déjà pensé, lui-même ne pense plus du tout... Son instinct de défense s'est usé, autrement il se garderait des livres. Le savant est un décadent. J'ai vu de mes yeux des natures riches, douées et nées pour la liberté, ruinées dès la trentaine par la lecture et réduites pour jamais au simple rôle d'allumettes qu'il faut frotter pour leur faire donner des étincelles, des « pensées ». Lire un livre de bon matin, au lever du jour, en pleine fraîcheur d'esprit, en pleine aurore de la force, j'appelle cela du vice !

Parvenu là je ne puis éviter de répondre plus spécialement la question : Comment devient-on ce qu'on est ? Et je touche ici au chef-d'œuvre de l'art de la préservation personnelle, à l'égoïsme souverain... à supposer, en effet, que la tâche, sa détermination, son sort dépassent de beaucoup la mesure moyenne, il n'y a pas de danger plus grand que de s'apercevoir soi-même en même temps que cette tâche. Devenir ce qu'on est suppose qu'on n'a pas la moindre idée de ce qu'on est. De ce point de vue les méprises que l'on commet dans la vie prennent elles-mêmes un sens et une valeur ; détours, traverses provisoires, temporisations, « modesties », sérieux gaspillé en tâches étrangères à la tâche, une grande sagesse se manifeste en tout cela, je dirai même la sagesse suprême : quand le *nosce te ipsum* [Connais-toi toi-même] mènerait droit à la ruine la raison même recommande de s'oublier, se méconnaître, se borner, se rapetisser, se médiocriser. Pour employer le langage moral, il se peut qu'aimer le prochain, vivre pour d'autres et autre chose devienne une mesure de protection capable de sauvegarder l'égoïsme le plus dur. C'est là le seul cas où j'épouse contre ma règle et ma conviction le parti des instincts « désintéressés » : car ils travaillent alors au service de l'égoïsme, de la discipline du moi. Il faut conserver intacte la surface totale de la conscience, - la conscience est une surface, la préserver de tous les grands impératifs. Gare même aux, grands mots, gare aux grandes attitudes ! Autant de périls, pour l'instinct de se « comprendre » prématurément... Cependant, l'idée organisatrice appelée à dominer ne cesse de grandir dans

les profondeurs, elle commence à commander, elle vous ramène petit à petit des traverses et des détours, elle prépare certaines qualités et certaines capacités qui se révéleront un jour essentielles au grand but et parachève, l'une après l'autre, toutes les facultés destinées à servir, avant de rien laisser percer du devoir supérieur du « but », de la « du sens final » à cet égard ma vie se présente d'une façon tout simplement merveilleuse. Transmuter les valeurs constituait une tâche qui nécessitait peut-être plus de capacités que n'en a jamais pu réunir un seul homme, et surtout des capacités contradictoires capables de cohabiter sans se gêner ni se détruire. Une hiérarchie des capacités ; une distance ; l'art de séparer sans brouiller, de ne rien confondre, de ne rien « concilier » ; une multiplicité formidable qui fût pourtant le contraire du chaos, voilà tout ce qu'exigeait mon instinct comme condition préalable, tout ce qu'il dut élaborer secrètement. L'intelligence de sa tutelle éclate dans le fait qu'il ne me laissa jamais soupçonner ce qui grandissait en moi, et que mes facultés surgirent un beau jour dans toute leur perfection, au point et mûres pour leur tâche. Je n'ai aucun souvenir d'effort, on ne trouverait pas dans ma vie une seule trace de lutte, je suis le contraire d'une nature héroïque. Mon expérience ignore complètement ce que c'est que « vouloir » quelque chose, y « travailler ambitieusement », viser un « but » ou la réalisation d'un désir. En ce moment même mon avenir - un avenir immense - s'étend à mes yeux comme une mer d'huile : nul désir ne ride ses eaux. Je ne veux pas qu'une seule chose devienne autrement qu'elle n'est ; je ne veux pas changer moi-même... Et j'ai toujours vécu ainsi. Sans désir.

Quelqu'un qui peut dire, ayant passé quarante-quatre ans, qu'il ne s'est jamais soucié d'honneurs, de femmes, ni d'argent ! - Non que j'en aie manqué... J'ai été par exemple professeur d'université, mais je n'y avais jamais songé, car j'avais à peine vingt-quatre ans. Deux ans auparavant, de la même façon, j'étais devenu philologue : j'entends que mon premier travail philologique, mon début - de tout point de vue - m'avait été demandé, pour son « Musée rhénan », par Ritschl, mon maître (Ritschl qui fut, je le dis avec vénération, le seul savant génial que j'aie jamais rencontré jusqu'ici. Il possédait cette agréable dépravation qui nous distingue, nous autres Thuringiens, et qui arrive à rendre sympathique un Allemand même : nous préférons les voies détournées pour arriver à la vérité. Je ne voudrais pas donner à penser par là que je n'estime pas à sa valeur mon compatriote plus proche, le sage Léopold de Rauhe).

10

On me demandera pourquoi je raconte ces petites choses que l'opinion courante jugerait insignifiantes : on me dira que je me nuis d'autant plus que j'ai de grands devoirs à remplir. Réponse : toutes ces petites choses : nourriture, lieu, climat, récréation, sont infiniment plus importantes que tout ce qu'on a pris jusqu'ici au sérieux. Et c'est à leur sujet surtout qu'il faut se mettre à réapprendre. Rien de ce que l'humanité a traité jusqu'à nos jours si gravement ne fait partie de la réalité ; ce ne sont que chimères, ce ne sont, pour parler plus exactement, que mensonges nés des mauvais instincts de natures malades et foncièrement nuisibles : ainsi les notions de « Dieu », d'« âme », de «

vertu », de « péché », d' « au-delà », de « vie éternelle »... Malheureusement on a voulu chercher en elles la grandeur de la nature humaine, sa « divinité »... Toutes les questions de politique, d'ordre social, d'éducation ont été faussées dans le germe parce qu'on a pris pour de grands hommes les plus nuisibles d'entre eux, parce qu'on a enseigné le mépris des « petites » choses, c'est-à-dire des affaires essentielles de la vie... Or, si je me compare aux hommes qu'on a honorés jusqu'ici comme les premiers d'entre nous, la différence entre eux et moi me saute aux yeux. Je ne range même pas parmi les hommes ces gens qu'on prétend les « premiers » d'entre eux ; je les considère comme le rebut de l'humanité, des produits - de la maladie et de l'instinct de vengeance : ce ne sont que monstres incurables et néfastes qui cherchent à se venger de la vie... Je veux être leur contraire ; j'ai le privilège d'une sensibilité extrême capable de discerner dans les instincts tous les symptômes de santé. Il n'y a rien en moi de maladif ; même en période de maladie grave je ne le suis jamais devenu ; on chercherait en vain chez moi la moindre trace de fanatisme. On n'y trouvera pas un instant la moindre attitude prétentieuse ou emphatique. La grandeur exclut l'emphase ; qui a besoin d'attitude est faux ; ... gare aux hommes pittoresques ! - La vie m'est devenue facile, m'est devenue le plus facile, quand elle a le plus exigé de moi. Qui m'a vu pendant cet automne au cours des soixante-dix jours où je n'ai, fait, sans interruption, que des choses de premier plan, des choses que personne ne saurait imiter, sur lesquelles personne ne pourrait m'en rendre, qui m'a vu à ce moment-là, chargé de la responsabilité de tous les siècles à venir, n'a pas pu surprendre en moi la

moindre trace de tension : tout au contraire, il a dû constater une fraîcheur d'esprit, une gaieté débordantes. Jamais je n'ai mieux mangé, jamais je n'ai mieux dormi. - Je ne sais d'autre méthode que le jeu pour s'occuper des grands problèmes : c'est un des signes essentiels auxquels on reconnaît la grandeur. La moindre contrainte des traits, la moindre ride du front, le moindre grincement de la voix, autant d'objections contre un homme, et combien plus contre son œuvre ! On n'a pas le droit d'avoir des nerfs... Même souffrir de la solitude, mauvais signe ; je n'ai jamais souffert que de la « multitude »... Absurdement jeune, à sept ans, je savais déjà que jamais nul mot humain ne m'atteindrait : m'en a-t-on jamais vu morose ? - J'ai gardé pour tout le monde la même affabilité, je-suis plein d'égards pour les plus petits : en tout cela pas un grain d'orgueil ou de mépris caché. Lorsque je méprise quelqu'un il devine que je le méprise : je scandalise par ma seule présence tout ce qui charrie du sang corrompu... La grandeur de l'homme s'exprime dans son amor fati, voilà ma formule ; ne pas demander de changement, ni au passé, ni à l'avenir, ni à l'éternité. Il ne faut pas se contenter de supporter ce qui est nécessaire, - il faut encore moins le cacher, tout idéalisme est mensonge en face de la nécessité, il faut l'aimer.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

1

Je suis une chose, mon œuvre en est une autre.

Avant de parler de cette œuvre elle-même je voudrais d'abord dire un mot de l'intelligence ou de l'incompréhension qu'elle a rencontrées dans le public. Je le fais avec toute la nonchalance qui peut convenir à cette question : car elle est encore prématurée. Et moi-même j'anticipe aussi, puisque plusieurs de mes écrits ne verront le jour qu'après ma mort.

Un jour viendra où l'on aura besoin d'institutions et pour vivre et pour enseigner comme j'entends qu'on enseigne et qu'on vive ; peut-être fondera-t-on même quelques chaires spéciales pour l'interprétation du Zarathoustra. Mais je serais en complète contradiction avec moi-même si j'attendais dès aujourd'hui des oreilles faites pour mes vérités, des mains à la taille de mes cadeaux ; qu'on ne m'écoute pas maintenant, qu'on ne sache rien prendre de moi encore, non seulement c'est compréhensible, mais c'est aussi la justice même. Je ne veux pas qu'on me confonde avec quelque autre ; il faut donc bien que moi, d'abord, je ne confonde pas.

Je le répète, je n'ai rencontré dans ma vie que bien peu de « mauvaise volonté » ; même littéraire : il me serait très

difficile de pouvoir en citer un cas. Mais, en revanche, que d'ignorance !... Il me semble que c'est un des plus rares honneurs que quelqu'un se puisse faire à lui-même que de prendre en main un livre de moi, - je suppose même qu'il enlève ses souliers, pour ne pas parler de ses bottes, quand il entre dans ces lieux saints... Un jour que le Dr Henri de Stein se plaignait loyalement à moi de ne pas comprendre un mot de mon Zarathoustra, je lui répondis que c'était dans l'ordre qu'en comprendre seulement six phrases, c'est-à-dire les avoir vécues, élevait un mortel à un degré plus haut que le niveau où peuvent atteindre les gens d'aujourd'hui. Comment, avec un tel sentiment des distances, pourrais-je seulement souhaiter d'être lu par ceux d'entre eux que je connais ?

Mon triomphe est l'opposé de celui de Schopenhauer ; je dis : *non legor, non legar* [Je ne suis pas lu, je ne serai pas lu]. Je me garderais bien de mépriser la joie que m'a procurée maintes fois la candeur de ceux qui refusent mon œuvre. Pas plus tard que cet été, à un moment où le sérieux, le trop grand sérieux de mes écrits était capable de déplacer le centre de gravité de toute la littérature, un professeur de l'université de Berlin me donna bienveillamment entendre que je ferais tout de même mieux de me servir d'une autre forme : que personne ne lirait pareil écrit.

Mais, en fin de compte, ce fut la Suisse et non l'Allemagne qui me fournit les deux cas les plus beaux. L'article du Dr Widmann, paru dans le Bund, au sujet de Par-delà le Bien et le Mal sous le titre « Un livre dangereux de Nietzsche », et le compte rendu général de mes ouvrages rédigé dans le

même Bund par M. Karl Spitteler sont un maximum dans ma vie... Je n'aurais garde de dire de quoi... M. Spitteler traitait par exemple mon Zarathoustra d' « exercice de haute école stylistique », en exprimant le souhait de me voir, à l'avenir, pourvoir aussi au contenu ; quant au Dr Widmann, il m'exprimait son respect pour le courage avec lequel je m'efforçais d'extirper du monde tous les sentiments convenables. Une petite malice du hasard faisait, avec une conséquence que j'ai vivement admirée, de chaque phrase de cet article une vérité à rebours : on n'avait au fond, disait-il, qu'à renverser toutes les valeurs pour toucher avec moi remarquablement juste... Raison de plus pour expliquer.

Personne ne peut trouver, après tout, dans les choses, même dans les livres, rien d'autre que ce qu'il sait déjà. Quand l'expérience ne vous a pas ouvert l'oreille à un sujet on reste sourd à ce qui s'en dit. Représentons-nous le cas limite d'un livre parlant d'expériences situées complètement en dehors des possibilités d'une expérience courante ou même rare, d'un livre parlant pour la première fois le langage d'un nouveau pays. On n'entendra exactement rien, et, trompé par l'acoustique, on se figurera que, puisqu'on n'entend rien, c'est qu'il n'y a rien... C'est ce qui arrive à mes lecteurs dans la plupart des cas, c'est ce qui fait l'originalité de mon expérience. Bien des gens se sont figuré m'avoir compris pour s'être arrangé à leur image une - idée de moi qui était souvent à l'opposé de la vérité, en me prenant, par exemple, pour un « idéaliste », et ceux qui n'avaient rien compris me déniaient toute espèce de valeur.

Le mot « Surhomme » dont j'usais pour désigner un type d'une perfection absolue, par opposition aux hommes « modernes », aux « braves » gens, aux chrétiens et autres nihilistes, et qui, dans la bouche d'un Zarathoustra, devait donner à réfléchir, ce mot a presque toujours été employé avec une candeur parfaite au profit des valeurs dont le personnage de Zarathoustra illustre l'opposé, pour désigner le type « idéaliste » d'une race supérieure d'hommes, moitié « saints », moitié « génies »... à son sujet, d'autres ânes savants m'ont soupçonné de darwinisme ; on a même voulu retrouver à l'origine de ma création le « culte des héros » de Carlyle, « ce faux monnayeur inconscient », alors que j'avais pris un malin plaisir à n'en pas tenir compte. Quand je soufflais à quelqu'un de chercher chez les Borgia plutôt que chez les Parsifal, il n'en croyait pas ses oreilles. Il faudra me pardonner de n'être pas curieux des critiques de mes livres, et surtout de celles qui paraissent dans la presse. Mes amis et mes éditeurs le savent et ne m'en parlent pas. Dans un cas particulier j'ai pu voir réunis sous mes yeux tous les péchés perpétrés par la presse au sujet d'un de mes ouvrages - *Par-delà le Bien et le Mal* - ; et je pourrais en conter long à ce sujet. Croirait-on que la Gazette nationale - journal prussien, je le mentionne pour renseigner mes lecteurs étrangers, - moi je ne lis que les Débats -, croirait-on . donc que la Gazette nationale a vu dans ce livre un « signe du temps », la vraie philosophie du hobereau prussien, une théorie que la Gazette de la Croix, avec un peu plus d'audace, aurait soutenue aussi !

Ceci a été dit pour l'Allemagne car partout ailleurs j'ai des lecteurs, intelligences d'élite uniquement, caractères éprouvés, formés par des situations et des tâches supérieures ; je compte même des génies parmi eux. A Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New York, en tous lieux on m'a découvert : on ne m'a pas découvert en Allemagne, ce plat pays de l'Europe... Il faut que je l'avoue, je suis encore plus content de ceux qui ne me lisent pas, de ceux qui n'ont jamais entendu ni mon nom ni le mot de philosophie ; où que j'aille, ici à Turin, par exemple, tout visage s'épanouit et s'adoucit à ma vue. Ce qui m'a le plus flatté jusqu'ici, c'est que toutes les revendeuses n'ont de cesse que ne m'aient choisi les plus mûrs de leurs raisins. Voilà jusqu'où doit aller la philosophie... Ce n'est pas en vain qu'on appelle les Polonais des Slaves français. Une charmante Russe ne se trompera pas un instant sur mes origines. Je ne peux pas réussir à être solennel, je n'arrive, au maximum, qu'à l'embarras... Penser allemand, sentir allemand.... je suis capable de tout, mais cela dépasse mes forces... Mon vieux maître Ritschl prétendait même que je concevais mes dissertations philosophiques comme un romancier parisien, d'une façon ridiculement captivante. A Paris on est étonné de « toutes mes audaces et finesses » - l'expression est de monsieur Taine - ; je crains qu'on ne trouve chez moi jusque dans le plus haut lyrisme du dithyrambe un grain de ce sel qu'on appelle esprit, qui ne s'affadit jamais ni ne se germanise... Je ne saurais faire autrement. Dieu me vienne en aide. Amen !

Nous savons tous, et certains même par expérience, ce que c'est qu'un oreillard. Eh bien ! j'ose affirmer que j'ai les plus petites oreilles du monde. C'est un détail qui ne sera pas sans intéresser les dames, elles s'en sentiront mieux comprises de moi... Je suis l'anti-âne par excellence, un monstre historique par conséquent, je suis l'antichrétien en grec, et aussi dans bien d'autres langues...

3

Je ne suis pas sans connaître mes privilèges d'écrivain ; dans certains cas j'ai pu constater combien le goût se « corrompt » au contact de mes ouvrages. On n'en peut tout simplement plus souffrir d'autres, surtout s'ils traitent de philosophie. C'est une faveur sans égale que de pouvoir pénétrer dans ce monde délicat et distingué, - il ne faut pas être Allemand ! C'est une faveur, en fin de compte, qu'il faut s'être méritée. Mais si l'on m'est apparenté par la hauteur du vouloir, on y goûte les vraies extases de l'étude car je viens des altitudes que nul oiseau n'atteignit, je sais des gouffres où nul pas ne s'est jamais aventuré. On m'a dit qu'il était impossible de lâcher un de mes livres et que je troublais même le sommeil de la nuit... Il n'est sorte d'ouvrages plus fière et plus raffinée ; ils touchent parfois au maximum qu'on puisse atteindre sur la terre, le cynisme ; il faut pour les conquérir des doigts subtils et des poings vaillants. Toute décrépitude de l'âme en empêche définitivement, et même toute dyspepsie. Il ne faut pas avoir de nerfs, il faut avoir des entrailles joyeuses. Ce n'est pas uniquement la pauvreté de l'âme, l'air ranci de ses

recoins qui excluent de mes domaines, mais bien plutôt la lâcheté, la malpropreté, la rancune sournoise qui se tapissent dans les entrailles. Un mot de moi fait monter au visage tous les mauvais instincts. J'ai parmi mes connaissances plusieurs cobayes sur lesquels j'étudie les diverses réactions - très instructives - que provoquent mes écrits. Ceux qui veulent en ignorer le fond, mes prétendus amis, par exemple, deviennent aussitôt « impersonnels » : on me félicite d'être de nouveau « arrivé à ça », et on remarque aussi un progrès dans la sérénité du ton... Les esprits complètement « vicieux », les « belles âmes », celles qui ne sont qu'un tissu de mensonge, ne savent que faire de ces livres ; aussi leur belle logique de « belles âmes » les considère-t-elle comme au-dessous d'eux. Les bourriques de ma connaissance - des Allemands seulement, avec votre permission - me donnent à entendre qu'évidemment on n'est pas toujours de mon avis, mais qu'il y a pourtant des passages... On m'a dit ça de Zarathoustra !... Tout « féminisme », même chez l'homme, me ferme la porte : il empêchera toujours d'entrer dans mes téméraires labyrinthes du Savoir. Il faut ne s'être jamais épargné, il faut avoir la dureté pour habitude si l'on veut rester gaillard et joyeux sous cette pluie de rudes vérités. Si je cherche à me représenter mon lecteur parfait j'imagine toujours un monstre de courage et de curiosité, avec aussi quelque chose de souple, de rusé, de circonspect, un aventurier, un explorateur. En fin de compte je ne saurais mieux définir que ne l'a fait Zarathoustra les seuls lecteurs auxquels je m'adresse à qui, et à qui seul, veut-il raconter ses énigmes ?

« A vous les chercheurs téméraires, les risqueurs, et à tous ceux qui s'embarquent avec des voiles astucieuses sur les terribles mers, -

« à vous tous qu'enivre l'énigme et qui adorez la pénombre, et dont l'âme est attirée par des concerts de flûtes vers tous les gouffres dangereux :

« - car vous ne voulez pas vous condamner à suivre d'une main lâche un fil d'Ariane, et quand vous pouvez deviner vous détestez ouvrir les portes. »

4

Je tiens encore à dire un mot de mon style. Le but de tout style est de communiquer par des signes, y compris le rythme de ces signes, un état psychologique, une tension des sentiments ; la multiplicité des états psychologiques étant chez moi extraordinaire j'ai un grand nombre de styles possibles et je possède l'art du style le plus varié dont ait jamais disposé un humain. Tout style est bon qui réussit réellement à communiquer 'un état psychologique, qui ne se trompe pas dans le choix des signes, dans leur rythme, qui ne fait pas de geste à faux - les lois de la période ne sont qu'un art des gestes. Mon instinct est infaillible sur ce point.

Le bon style en soi est une pure sottise, un « idéalisme » quelconque, à peu près comme le « beau en soi », le « bon en soi », la « chose en soi »... évidemment je présuppose un auditeur, j'admets un auditoire qui soit capable et digne

d'éprouver des sentiments égaux à celui du styliste, j'admets qu'il existe des gens auxquels on ait le droit de se communiquer. - Hélas ! mon Zarathoustra cherche encore cet auditoire, il le cherchera longtemps ! Il faudrait être digne de le juger... En attendant il n'y aura personne pour comprendre l'art gaspillé là. Jamais personne n'a eu à jeter au vent autant de moyens nouveaux, autant de procédés d'une telle pertinence. Il restait encore à prouver que pareille chose fût possible en allemand : autrefois j'eusse été le premier à le nier. Avant moi on ne savait pas ce que pouvait la langue allemande, ce que peut une langue quelconque. L'art du grand rythme, le grand style de la période, l'adaptation de l'expression au formidable balancement d'une passion sublime et surhumaine, c'est moi qui les ai découverts ; avec un dithyrambe comme celui qui termine le troisième Zarathoustra et s'intitule : « Les sept sceaux », d'un seul bond j'ai dépassé de mille lieues ce qu'on avait appelé jusqu'alors poésie.

5

C'est un psychologue sans égal qui s'exprime dans mes écrits ; voilà peut-être la première conclusion à laquelle arrive un lecteur sérieux, un lecteur tel que je le mérite, un homme qui me lit comme les bons philologues d'autrefois lisaient leur Horace. Les propositions qui réunissent les suffrages de tout le monde - sans parler de l'approbation des philosophes de ce tout le monde, moralistes, têtes creuses et autres têtes de choux - ces propositions n'apparaissent chez moi que comme de candides méprises cette croyance, par exemple, d'après laquelle il y aurait

antithèse entre « altruisme » et « égoïsme », alors que l'ego lui-même n'est qu'une « duperie supérieure », un « idéal »... Il n'est d'actes ni « égoïstes » ni « altruistes » : ces deux idées sont des contresens psychologiques. Il en va de même des propositions : « L'homme aspire au bonheur »..., ou « Le bonheur est la récompense de la vertu »... ou, « Le plaisir et la peine sont des antithèses »... La morale, Circé de l'humanité, a faussé - moralisé tout ce qui ressort du domaine psychologique, au point d'affirmer, non-sens effroyable, que l'amour est un sentiment « non égoïste »... Il faut avoir une solide assiette, il faut se tenir bravement sur ses deux jambes pour être capable d'aimer. Les femmes ne le savent que trop : elles se moquent des hommes désintéressés, des hommes uniquement objectifs, comme de leur première chemise... Puis-je affirmer, en passant, que je connais bien les femmes ? Cela fait partie de mon patrimoine dionysiaque. Qui sait ? Peut-être suis-je le premier psychologue de l'éternel féminin. Elles m'aiment toutes, c'est une vieille histoire, excepté les catastrophées, les « émancipées », celles qui manquent d'étoffe pour faire des enfants. Je ne suis pas disposé, heureusement, à me laisser mettre en morceaux : car la femme parfaitement femme déchire toujours ce qu'elle aime... Je connais bien ces aimables Furies... Quels dangereux et rampants et infernaux petits rapaces ! Et si agréables, en même temps !... Une petite femme à la poursuite de sa vengeance bousculerait le destin lui-même ! La femme est infiniment plus méchante que l'homme, et plus intelligente aussi ; la bonté est presque chez elle une forme de dégénérescence... Chez presque toutes celles qu'on appelle de « belles âmes » il y a au fond quelque

malaise physiologique, - je m'arrête pour ne pas devenir médicynique. Quand elles luttent pour conquérir des droits égaux à ceux de l'homme c'est un symptôme de maladie : nul médecin ne l'ignore. La femme vraiment femme repousse, au contraire, des pieds et des poings. toute espèce de « droits » : l'état de nature, l'incessante guerre des sexes lui assure facilement la suprématie.

A-t-on bien compris ma définition de l'amour ? C'est la seule digne d'un philosophe. L'amour ? une guerre quant aux moyens ; quant à l'essence : la haine mortelle des sexes. A-t-on entendu ma réponse à la question : Comment guérit-on une femme ? comment opère-t-on son « salut » ? C'est en lui faisant un enfant. C'est d'enfants qu'a besoin la femme, l'homme n'est jamais qu'un moyen : ainsi parlait Zarathoustra.

« Emancipation de la femme » ? Haine instinctive de la femme ratée, c'est-à-dire stérile, envers la femme bien conformée ; la lutte contre l'homme n'est jamais qu'un moyen, un prétexte, une tactique. En se donnant à elle-même les titres de « femme en soi », « femme supérieure », « femme idéaliste », la femme ratée tend à rabaisser le niveau hiérarchique de la femme ; nul moyen plus sûr, à ces fins, que la formation du lycée, les culottes et les droits politiques de la bête électorale. Les émancipées sont, au fond, des anarchistes dans le monde de l' « éternel féminin », celles qui s'en sont mal tirées et qui cherchent à s'en venger... Il y a toute une variété de cet « idéalisme » perfide - qu'on rencontre d'ailleurs aussi parmi les hommes, chez Henrik Ibsen, par exemple, cette vieille fille

typique, - il y a toute une variété de cet « idéalisme » qui ne tend qu'à empoisonner la bonne conscience, le naturel de l'amour sexuel... Et pour ne laisser aucun doute sur mon opinion en ces matières, opinion aussi honnête que stricte, je citerai encore un article de mon code moral contre le vice ; je combats sous le nom de vice tout ce qui va contre la nature, tout « idéalisme » dirai-je pour les amateurs de jolis mots. - Voici l'article Prêcher la chasteté c'est exciter publiquement à violer les lois de la nature. Mépriser la vie sexuelle, la souiller par l'idée de « souillure », c'est le vrai crime de lèse-existence, le vrai péché contre le « Saint-Esprit de la Vie ».

6

Pour donner une idée du psychologue que je suis, j'extrais de Par-delà le Bien et le Mal une curieuse description psychologique ; j'interdis d'ailleurs d'en chercher la clé : « Le génie du coeur tel que le possède ce grand Mystérieux, ce dieu tentateur, ce charmeur de rats des consciences, dont la voix sait envahir jusqu'aux souterrains des âmes, qui ne dit pas un mot, ne lance pas un regard où la séduction ne se tapisse, et qui a l'art - c'est un de ses grands tours de savoir paraître non tel qu'il est mais tel qu'il faut être pour lier davantage à ses pas ceux qui le suivent et les obliger à se presser plus étroitement à ses cotés pour l'escorter d'une façon toujours plus fervente et parfaite... Le génie du coeur qui force à se taire, à obéir tous les bruyants, les vaniteux, qui polit les âmes grossières et leur donne, nouveau désir, l'envie d'être lisses comme un miroir pour refléter le ciel profond... Le génie

du cœur qui enseigne aux mains maladroites et impatientes le tact et la modération, qui devine les trésors cachés, la goutte de bonté et de délicatesse sous la glace épaisse et trouble, le génie du cœur, baguette magique qui révèle le moindre grain d'or enfoui dans la boue et le sable... Le génie du cœur que personne ne saurait toucher sans s'enrichir, non qu'on le quitte écrasé comme par des biens venant d'un autre , mais plus riche dans sa propre substance, plus neuf à soi qu'auparavant, débloqué, pénétré, surpris comme par un vent de dégel, plus incertain peut-être, plus délicat, plus fragile, plus brisé, mais plein d'espérances encore sans nom, plein de nouveaux vœux et de nouveaux courants, plein de nouveaux contre-vœux et de nouveaux contre-courants... »

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

L'origine de la tragédie

1

Pour être juste à l'égard de *l'Origine de la Tragédie* (1872) il va falloir oublier certaines choses. Elle a fait de l'effet, voire fasciné par ce qu'elle avait de raté, par son application par exemple à la wagnérierie, comme si la wagnérierie était le symptôme d'un départ. Ce fut pourtant ce qui fit de cette œuvre un événement dans la vie de Wagner : il avait fallu qu'elle parût pour faire naître les plus grandes espérances autour de son nom. On me rappelle aujourd'hui encore, et même parfois en plein Parsifal, que si une aussi haute opinion du wagnérisme a prévalu, c'est par ma faute. J'ai souvent vu citer mon œuvre sous le titre de « Rénovation de la Tragédie par l'Esprit musical » : on n'y a vu qu'une nouvelle formule de l'art, du dessein, du devoir wagnériens, et on n'a pas aperçu ce que mon ouvrage cachait au fond de précieux. « Hellénisme et Pessimisme » eût été un titre moins ambigu, puisque l'ouvrage traitait, pour la première fois, de la façon dont les Grecs avaient réglé la question du pessimisme, de la façon dont ils l'avaient vaincu... C'est justement la tragédie qui prouve que les Grecs n'étaient pas pessimistes Schopenhauer s'y est trompé comme à tout le reste. - A la prendre avec impartialité, *l'Origine de la Tragédie* a l'air très inactuelle : on n'imaginerait jamais qu'elle ait été commencée au milieu des coups de canon de

la bataille de Woerth. J'ai médité ces problèmes en face des murs de Metz, par de froides nuits de septembre, en plein service d'ambulance ; on croirait plutôt cependant que l'œuvre a été écrite cinquante ans auparavant. Elle ne s'occupe pas de politique - elle est « non allemande », dirait-on aujourd'hui - ; elle sent assez scabreusement l'hégélianisme, quelques formules seulement y fleurent ce parfum de croque-mort particulier à Schopenhauer. Une idée - le contraste entre apollinien et dionysiaque - y est transposée sur le plan métaphysique ; l'histoire elle-même se présente dans mon ouvrage comme le développement de cette « idée » ; dans la tragédie on voit l'antithèse se transformer en unité ; avec cette nouvelle optique, des choses qui ne s'étaient jamais vues face à face, placées ici brusquement vis-à-vis, s'éclairent et s'expliquent l'une l'autre... L'opéra, par exemple, et la révolution. Les deux nouveautés décisives de l'œuvre sont d'abord mon interprétation du phénomène dionysiaque chez les Grecs, - j'en explique pour la première fois la psychologie, et je montre l'une des racines de tout l'art grec - ; ensuite mon interprétation du socratisme : Socrate instrument de la décadence grecque, Socrate signalé pour la première fois comme le décadent typique. Je fais voir la « raison » opposée à l'instinct. Je montre le danger de la « raison » à tout prix, cette puissance criminelle qui tue la vie. Dans tout le livre, silence profond, silence-hostile sur le christianisme. Car il n'est ni apollinien ni dionysiaque ; il nie toutes les valeurs esthétiques, les seules que reconnaisse l'Origine de la Tragédie : il représente un nihilisme radical, alors qu'on touche dans le symbole dionysiaque à la plus extrême limite de l'approbation

universelle. Je fais allusion une fois aux prêtres chrétiens comme à « une race de nains sournois », comme à des gnomes « souterrains ».

2

Ce début dépasse tout en singularité. J'avais découvert, pour mon expérience personnelle, le seul symbole, la seule réplique de l'histoire, et, en conséquence, compris le premier le phénomène merveilleux du dionysiaque. En même temps, en reconnaissant Socrate pour un décadent, je prouvais nettement que la sûreté de mon instinct psychologique ne se laisserait mettre en danger par nulle idiosyncrasie morale : envisager la morale elle-même comme un symptôme de décadence, c'est une innovation, une singularité de premier ordre dans l'histoire de la connaissance. Ces deux découvertes me faisaient planer bien au-dessus des plats et pitoyables bavardages qui opposent pessimisme et optimisme ! J'étais le premier à apercevoir, la véritable antithèse l'instinct de dégénérescence d'une part (christianisme, philosophie de Schopenhauer, et, en un certain point aussi, philosophie de Platon déjà, idéalisme), et d'autre part une formule d'approbation suprême née de l'abondance, du surplein, un « oui » sans réserve qu'on dit à tout, à la souffrance même, à la faute même, à tous les problèmes, à toutes les étrangetés de la vie... Ce oui suprême, ce oui joyeux dit à la vie, ce oui le plus exubérant, le plus impétueux de tous, ne correspond pas seulement à l'attitude la plus haute, mais encore à l'intelligence des choses la plus profonde, à celle que soutiennent et confirment le plus strictement et la

vérité et la science. Il n'est rien à retrancher de ce qui est, il n'est rien dont on se puisse passer ; les parties de la vie que rejettent les chrétiens et autres nihilistes sont même infiniment supérieures dans l'échelle des valeurs à ce que l'instinct de décadence a approuvé et déclaré bon. Pour le comprendre il faut du courage, et - sa condition - un excès de force : car aussi loin que le courage ose avancer, aussi loin, selon sa force, on progresse vers le vrai. Connaître, dire « oui » à la réalité, sont choses aussi inévitables pour l'homme fort que le sont pour l'homme faible, inspiré par sa faiblesse, la lâcheté devant cette réalité, la fuite, en un mot l'« idéal »... N'est pas libre de connaître qui veut : les décadents ont besoin du mensonge, il fait partie de leurs nécessités vitales.

Pour qui non seulement comprend le dionysiaque, mais encore se comprend en lui, nul besoin de réfuter Platon, le christianisme ou Schopenhauer ; leur odeur suffit à révéler la décomposition.

3

J'avais donc trouvé là l'idée du « tragique », la notion définitive de la psychologie de la tragédie dans quelle mesure ? c'est ce que j'ai dit encore dans le *Crépuscule des Dieux*, à la page 139 : « Approuver la vie jusque dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardues ; vouloir vivre, se réjouir de rester irresponsable tout en sacrifiant ses types les plus hauts, voilà ce que j'appelais dionysiaque, voilà ce qui m'ouvrait la psychologie du poète tragique. Il ne s'agit pas de se débarrasser de la crainte et de la pitié,

de se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémente, - c'est ainsi que l'entendait à tort Aristote, - mais de devenir personnellement, par-delà la crainte et la pitié, l'éternelle joie du « devenir » elle-même, cette joie qui comporte celle de l'anéantissement... C'est en ce sens que j'ai le droit de me considérer moi-même comme le premier philosophe tragique, c'est-à-dire le contraire et l'antipode d'un philosophe pessimiste. Avant moi cette transposition du dionysiaque dans l'émotion philosophique n'existait pas la sagesse tragique manquait ; j'en, ai cherché en vain les traces jusque chez les grands Grecs de la philosophie, ceux des deux siècles qui ont précédé Socrate.

Il me restait un doute à propos d'Héraclite dont le contact me réchauffe toujours, me rend plus gaillard que celui de tout autre. L'approbation de la mort et de l'anéantissement, fait décisif dans une philosophie dionysiaque, l'approbation de la contradiction et de la guerre, le devenir comportant aussi la négation de l' « être » lui-même, c'est là que je reconnais toujours les idées les plus parentes des miennes parmi tout ce qui s'est pensé jusqu'ici. L'idée de l' « éternel retour », c'est-à-dire de la répétition illimitée des choses suivant un cycle absolu, cette idée de Zarathoustra pourrait après tout avoir été déjà enseignée par Héraclite. Les stoïciens, qui avaient hérité de lui presque toutes leurs idées essentielles, le laissent du moins supposer par endroits.

Un espoir formidable parle dans cet écrit. Et je niai, au fond, aucune raison-de renoncer à l'espoir d'un avenir dionysiaque de la musique. Sautons un siècle et regardons ; supposons que mon attentat contre deux mille ans de lèse-nature et de lèse-humanité ait réussi. Le nouveau parti de la vie s'étant chargé de la plus grande de toutes les tâches, l'éducation d'une humanité supérieure, y compris l'anéantissement de tous les dégénérés et de tous les parasites, aura de nouveau rendu possible sur la terre ce trop-plein de vie dont sortira nécessairement un nouvel état dionysiaque. Je promets un âge tragique : la plus belle façon d'approuver la vie, la tragédie, renaîtra quand l'humanité pourra se souvenir sans souffrance des guerres atroces mais nécessaires qu'elle aura mises dans son passé... Un psychologue serait en droit d'ajouter que ce que j'ai entendu autrefois dans la musique wagnérienne n'a rien à voir avec Wagner ; qu'en décrivant la musique dionysiaque je ne dépeignais que ce que j'avais entendu, et que mon instinct me contraignait à tout traduire et transposer - en le transfigurant - dans le langage de l'esprit que je portais en moi. La meilleure preuve en est dans mon *Wagner à Bayreuth*, aussi forte que preuve peut l'être : à tous les endroits psychologiques décisifs c'est toujours moi seul qui suis mis en cause ; on peut aveuglément écrire Zarathoustra ou mon propre - nom partout où le texte dit Wagner. Mon portrait de l'artiste dithyrambique n'est qu'une image anticipée du poète de Zarathoustra ; tracé avec une profondeur de gouffre il n'effleure pas un

instant la réalité wagnérienne. Wagner lui-même s'en aperçut ; il ne se reconnut pas dans mon œuvre.

Elle avait transformé de même « l'idée de Bayreuth » en une chose qui n'aura rien d'énigmatique pour ceux qui connaissent mon Zarathoustra : en ce grand midi où la fleur des élus se voue à la tâche suprême ; vision d'une fête - sait-on ? - que je vivrai peut-être encore... Le pathétique des premières pages fait désormais partie de l'histoire universelle ; le « regard » dont parle la septième page est vraiment celui de Zarathoustra ; Wagner, Bayreuth, toute cette sordide misère allemande, ce sont nuages dans lesquels se reflète la fée Morgane, l'infini mirage de l'avenir.

Même du point de vue psychologique tous les traits de ma propre nature ont été transposés dans mon portrait de Wagner : on y retrouve le voisinage de la plus grande sérénité avec les forces les plus fatales, cette volonté de puissance que nul homme n'eut jamais, cette implacable bravoure dans les choses de l'esprit, cette infinie capacité d'apprendre qui n'étouffe pas la volonté d'action. Tout est prophétie dans cette œuvre : la promesse d'un prochain retour de l'esprit grec, la nécessité de contre-Alexandre pour renouer le nœud gordien, tranché, de la civilisation grecque... Qu'on écoute, à la page 30, le ton sur lequel j'introduis l'idée du « sentiment tragique » : c'est le ton de l'histoire universelle : on n'entend que lui dans cette œuvre. Voilà bien l'« objectivité » la plus étrange qui se puisse : l'absolue certitude que j'ai de ce que je suis s'est projetée sur tous mes sujets : la vérité parlait en moi du

fond d'un gouffre vertigineux. à la page 71, le style de Zarathoustra est décrit et anticipé avec une sûreté radicale; et jamais on ne trouvera de plus grandiose expression que celle que j'ai su trouver pages 43 à 46 pour l'événement Zarathoustra, pour cette purification qu'il représente.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Les « Inactuelles »

1

Les quatre *Considérations inactuelles* sont de pures armes de combat. Elles prouvent que je ne suis pas un quelconque Jean de la Lune, que j'ai plaisir à tirer l'épée, et peut-être aussi d'aventure, que mon poignet est dangereusement dégagé. Ma première attaque (1873) fut dirigée contre la culture allemande que je considérais déjà avec un mépris sans réserve. Sans signification, sans substance et sans but, elle n'était qu'une simple « opinion publique ». Ce serait la pire méprise que d'aller croire que les grands succès guerriers de l'Allemagne prouvent quoi que ce soit en faveur de cette culture, ou signifient même sa supériorité sur celle de la France... La deuxième Inactuelle (1874) révèle les dangers de notre système scientifique : il ronge la vie, il l'empoisonne : la vie est malade de lui, malade de ce mécanisme, de ce rouage inhumain, de l'« impersonnalité » de l'ouvrier, de la mauvaise économie de la « division du travail ».

Le but, la civilisation, s'y perd : le moyen, l'activité scientifique moderne, s'en barbarise... Dans mon traité le « sens historique », dont ce siècle est si vaniteux, apparaît pour la première fois comme une vraie maladie, comme le symptôme caractéristique de la décomposition. Dans les troisième et quatrième Inactuelles j'oppose au siècle,

comme l'illustration d'une conception supérieure de la culture, pour en restaurer l'idée juste, deux types d'égotistes à Outrance, deux échantillons de discipline du moi, intempestifs par excellence, qui méprisent souverainement tout ce qui a nom, autour d'eux, « Empire », « Culture », « Christianisme », « Bismarck » ou « Succès » : Schopenhauer et Wagner, ou, d'un seul mot, Nietzsche...

2

De ces quatre attentats le premier eut un succès extraordinaire. Le bruit qu'il fit fut magnifique à tous égards. J'avais mis le doigt sur la plaie d'une nation victorieuse, je lui avais montré que sa victoire n'était pas un événement dans l'histoire de la civilisation, mais peut-être, ah ! tout autre chose... Les réponses vinrent de tous cotés et pas seulement des vieux amis de David Strauss que j'avais présenté dans tout son ridicule comme le type du satisfait, du philistin allemand de la culture, bref comme l'auteur de cet évangile de brasserie qui s'appelle « l'Ancienne et la Nouvelle Foi ». (Le mot « philistin de la culture » est passé, de mon livre, dans le langage courant.) Ces vieux amis dont j'avais rudement endommagé la vanité de Wurtembergeois ou de Souabes en m'avisant de trouver comique leur phénomène, leur Strauss, répliquèrent avec toute l'honnête grossièreté que je pouvais espérer d'eux ; les ripostes prussiennes furent plus malignes ; on y retrouvait le « bleu de Berlin ». La plus grosse incongruité fut publiée par une feuille de Leipzig, ces Grenzboten qu'on connaît trop ; j'eus peine à

empêcher les Bâlois indignés de se porter à des extrémités fâcheuses. Je n'eus nettement de mon côté que quelques vieux messieurs qui m'appuyèrent pour des raisons diverses et souvent inexplicables. Parmi eux Ewald de Goettingen, qui donna à entendre que mon attentat avait été mortel pour Strauss. De même Bruno Bauer, le vieil hégélien, qui devint désormais un de mes lecteurs les plus attentifs. Il aimait sur ses vieux jours à me citer comme référence, pour indiquer, par exemple, à monsieur de Treitschke, l'historiographe prussien, auprès de qui se renseigner au sujet de l'idée de « culture » qu'il avait complètement perdue. La plus sérieuse, et aussi la plus longue critique de l'ouvrage et de son auteur fut donnée par un ancien disciple du philosophe von Baader, un certain professeur Hofmann, de Würzburg. Il me prédisait, d'après mon écrit, une vocation supérieure : je devais provoquer une crise de l'athéisme et amener une solution définitive du problème, car j'incarnais, à son avis le type le plus instructif et le plus radical de l'athée. C'était ce qui m'avait conduit à Schopenhauer. Mais l'article le mieux écouté, celui qui provoqua le plus d'amertume, fut le plaidoyer de Karl Hillebrand, si doux pourtant en général ; Karl Hillebrand, le dernier Allemand humain qui sût tenir une plume. L'article parut à cette époque dans la Gazette d'Augsbourg ; on peut le lire maintenant, sous une forme atténuée, dans le recueil de ses œuvres complètes. Mon ouvrage y était représenté comme un événement, un tournant de l'histoire, la première pensée personnelle, un symptôme du meilleur augure ; c'était la renaissance du sérieux allemand et de la passion germanique dans les choses de l'esprit. Hillebrand était

plein d'éloges pour la forme du livre, pour la perfection de son goût, pour le tact exquis avec lequel l'auteur distinguait les personnes des causes : il le considérait, disait-il, comme la meilleure œuvre qui eût jamais été écrite en allemand dans le domaine de la polémique, art si dangereux justement pour les Allemands, et qu'il sied de leur déconseiller. Il m'approuvait sans réserve et renchérissait morale sur mon audacieuse critique de ces Allemands d'aujourd'hui qui aveulissent la langue en jouant aux puristes et ne savent même pas construire une phrase, il témoignait du même mépris que moi à l'endroit des « premiers écrivains » de la nation et terminait en exprimant son admiration pour mon courage, « ce suprême courage qui choisit, pour les traîner au banc des accusés, précisément les favoris d'un peuple »... Les suites de cet écrit ont été inestimables dans ma vie. Personne n'a plus cherché à discuter avec moi. On se tait, on me traite en Allemagne avec une morne circonspection : j'ai usé pendant des années d'une liberté totale de langage dont personne, surtout dans l' « Empire », n'ose plus jouir aujourd'hui. Mon paradis se trouve « à l'ombre de mon épée »... Au fond j'avais appliqué une maxime de Stendhal qui conseille de faire son entrée dans le monde avec un duel. Et comme j'avais bien choisi mon adversaire ! Le premier libre penseur d'Allemagne !... De fait j'inaugurais alors une nouvelle sorte de libre pensée : rien n'est resté plus loin de moi jusqu'à ce jour que l'engeance fibre penseuse d'Europe et d'Amérique. Têtes creuses incorrigibles, polichinelles de l'idée moderne..., je suis mille fois plus brouillé avec eux qu'avec aucun de leurs adversaires. Ne veulent-ils pas, eux aussi, « améliorer »

l'humanité ? L' « améliorer » à leur image ! Ils déclareraient une guerre à mort à ce que je suis, à ce que je veux, s'ils étaient capables de le comprendre, - ils en sont tous à croire encore à l' « idéal »... Je suis le premier immoraliste.

3

Je ne prétendrai pas que les deux Inactuelles placées sous les vocables de Wagner et Schopenhauer puissent servir bien utilement à l'intelligence de ces deux psychologies ou seulement à la position de leur problème. A certains détails près, s'entend. J'ai déjà discerné par exemple, dans la nature élémentaire de Wagner, un tempérament de comédien qui ne fait que manifester ses conséquences logiques dans ses intentions et ses moyens. Au fond je visais dans ces deux écrits à tout autre chose qu'à la psychologie : je voulais poser un problème d'éducation sans pareil, traiter d'une nouvelle façon de comprendre - jusqu'à la dureté - la discipline et la défense du moi et indiquer la voie de la grandeur et des tâches universelles, toutes choses qui cherchaient alors leur première expression. Tout bien considéré, j'ai pris alors deux types célèbres qui n'étaient pas encore fixés, je les ai saisis aux cheveux, comme on attrape l'occasion, pour avoir celle de parler, pour disposer de quelques formules, de quelques signes, de quelques moyens d'expression de plus. Cette circonstance se trouve d'ailleurs signalée déjà avec une sagacité absolument inquiétante à la page 93 de la troisième Inactuelle. C'est ainsi que Platon s'était servi de Socrate comme d'une « sémiotique » pour Platon.

Maintenant que je vois à distance les sentiments dont ces écrits sont les témoins, je ne saurais nier qu'ils ne parlent que de moi. « Wagner à Bayreuth » est une vision de mon avenir ; « Schopenhauer éducateur » enregistre mon histoire la plus intime, mon devenir, mon vœu solennel avant tout... Ce que je suis aujourd'hui, l'endroit où je me trouve enfin, une hauteur d'où je ne parle plus avec des mots, mais avec des éclairs, - oh ! que j'en étais loin alors ! Mais je voyais déjà le pays, je ne me trompais pas un instant sur les dangers de l'itinéraire, ni sur les périls de la mer... ni sur le succès qui était au bout ! Quelle grande paix dans cette promesse, quelle félicité dans cette contemplation qui ne devait pas rester promesse ! Chacun des mots de ces écrits était vécu profondément, avec ferveur ; la pire douleur s'y trouvait aussi ; il y avait là des mots vraiment sanglants. Mais un grand vent de liberté soufflait, emportant toute chose ; la plaie des blessures elles-mêmes ne faisait pas l'effet d'une objection. Si le philosophe est à mes yeux un explosif effroyable qui met tout en danger, - si l'idée que je m'en fais est à mille lieues de la conception que suppose encore Kant lui-même pour ne rien dire des « ruminants » de l'enseignement supérieur et autres professeurs de philosophie, mon écrit donne sur tous ces points d'inestimables renseignements, même en admettant que le vrai sujet ne soit pas « Schopenhauer éducateur », mais bien « Nietzsche éducateur » qui est le sujet contraire. Si l'on considère que mon métier était alors celui du savant et que, peut-être aussi, j'entendais mon métier, il faut accorder de l'importance au sévère passage psychologique qu'on trouve soudain sur le savant dans cet ouvrage : il exprime mon sentiment des distances et la

profonde sûreté avec laquelle je discerne ma vraie tâche de ce qui n'est que moyen, intermède ou accessoire. Ma sagesse est d'avoir su être beaucoup de choses en beaucoup d'endroits pour pouvoir devenir un, aboutir à l'unité. Il m'a même fallu un temps être un savant.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Humain, trop humain
et deux suites

1

Humain, trop humain constitue le témoignage d'une crise. Il se dénomme : livre à l'usage des esprits fibres : il n'est presque pas une de ses phrases qui n'exprime une victoire; je me suis délivré par lui de tout ce qui n'était pas moi. L'idéalisme n'est pas moi : le titre de mon livre veut dire : « Là où vous voyez de l'idéal, je ne vois que des choses humaines, des choses, hélas ! trop humaines ! »... Je sais mieux l'homme... C'est le seul sens qu'il faille donner ici au mot de libre esprit : celui d'esprit affranchi qui a repris possession de lui-même. L'accent, le timbre de la voix se sont complètement modifiés : on trouvera l'ouvrage intelligent, froid, parfois dur et ironique. Il semble qu'une certaine distinction d'esprit, une certaine noblesse du goût cherche à s'y maintenir constamment contre les courants de la passion. C'est à cet égard qu'il était, logique - que les fêtes du centenaire de Voltaire vinssent en quelque sorte servir d'excuse à la publication de cet ouvrage, prématurée en 1878. Car Voltaire était, avant tout, au contraire de tout ce qui a tenu la plume après lui, un grand seigneur de l'intelligence : juste ce que je suis aussi. Le nom de Voltaire sur un de mes écrits c'était vraiment un progrès... vers moi-même... à y regarder de plus près on découvre chez moi un esprit impitoyable qui connaît tous les

recoins où se niche l'idéal, où il creuse ses oubliettes et trouve en quelque sorte son dernier abri. Armé d'une torche dont la lumière ne tremble pas je promène une lumière aiguë dans ces souterrains de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre et sans fumée, sans attitudes belliqueuses, sans emphase et sans jambes cassées - tout cela serait encore de l' « idéal ». J'étends posément les erreurs l'une après l'autre sur la glace ; je ne réfute pas l'idéal, je le congèle... Ici, par exemple, c'est le « génie » qui se frigorifie ; tournez au coin et c'est le « saint » ; le « héros » gèle sous une épaisse chandelle de glace ; puis la « foi », enfin la « conviction » ; il n'est pas jusqu'à la pitié qui ne se réfrigère fortement, presque partout on voit geler la « chose en soi »...

2

L'origine de ce livre remonte au moment où les représentations solennelles de Bayreuth battaient leur plein ; il fallait, pour pouvoir l'écrire, que je me sentisse très loin de tout ce qui m'entourait alors. Si on se fait une idée des visions qui avaient déjà surgi sur mon chemin on devinera sans peine quels sentiments m'assaillirent quand je me réveillai un beau jour à Bayreuth... Où étais-je donc ? Je ne retrouvais rien, c'était à peine si je reconnaissais Wagner. Je feuilletai mes souvenirs : peine perdue. Tribschen, l'île heureuse, restait lointaine ; rien, ici, qui lui ressemblât. Les jours incomparables où l'on avait posé la première pierre, le petit groupe d'initiés qui se trouvaient là pour la fêter - des gens auxquels on n'avait pas besoin de souhaiter la subtilité -, rien ici qui leur ressemblât.

Qu'était-il arrivé ? On avait traduit Wagner en allemand ! Le wagnérien s'était emparé de Wagner ! L'art Allemand ! Le maître Allemand ! La bière Allemande !... Nous qui ne savons que trop bien à quels artistes raffinés, à quel cosmopolitisme du goût l'art de Wagner s'adresse exclusivement, nous étions hors de nous de retrouver Wagner revêtu des « vertus » allemandes. Je crois connaître le wagnérien ; j'en ai « vécu » trois générations, depuis feu Brendel qui confondait Wagner et Hegel, jusqu'aux « idéalistes » des feuilles de Bayreuth qui le confondent avec eux-mêmes, j'ai entendu toutes les confessions possibles des « belles âmes » sur Wagner. - Un empire pour un mot sensé ! - C'est vraiment une société à vous faire dresser les cheveux sur la tête : Noll, Poll, Koll et Cie, tous les charmes, toutes les grâces Toutes les difformités s'y coudoient, il n'en manque pas une seule, même pas l'antisémite. - Le pauvre Wagner ! Où s'était-il fourvoyé ! S'il avait seulement pu tomber chez les pourceaux ! Mais chez les Allemands ! On devrait bien finir tout de même, pour l'édification de la postérité, par empailler un Bayreuthien authentique, ou mieux le mettre dans l'esprit-de-vin, car c'est l'esprit qui manque ici, - avec l'inscription suivante : » Spécimen de l' « esprit » en vue duquel fut fondé l' « Empire allemand »... Au beau milieu des réjouissances je décampai pour quelques semaines bien qu'une charmante Parisienne eût cherché à me consoler ; auprès de Wagner je m'excusai seulement par un télégramme fataliste. J'allai porter ma mélancolie et mon mépris de l'Allemand, comme une espèce de maladie, à Klingenbrunn, un coin perdu du Boehmerwald, et je notai de temps en temps, sous le titre général « le Soc de la

Charrue », quelques phrases dans mes tablettes, mordantes notes psychologiques qu'on retrouverait peut-être encore dans *Humain, trop humain*.

3

Ce qui se décida alors en moi ce ne fut pas une rupture avec Wagner ; je me rendis compte de l'aberration générale de mes instincts dont mes erreurs de détail - qu'il s'agît de Wagner ou de mon professorat de Bâle - n'étaient que des symptômes particuliers. Je, fus saisi d'une impatience contre moi-même ; je reconnus qu'il était grand temps de revenir enfin à moi. J'aperçus d'un seul coup avec une horrible netteté toute l'inutilité, tout l'arbitraire de cette existence de philologue qui m'éloignait de ma tâche. J'eus honte de cette modestie erronée. Je venais de passer dix ans pendant lesquels l'alimentation de mon esprit avait été complètement suspendue, pendant lesquels je n'avais rien appris d'utile, pendant lesquels, penché sur la brocante d'une érudition poussiéreuse, j'avais follement oublié. J'en étais venu à ramper dans la métrique des Anciens avec l'acribie d'une limace myope. je me voyais maigrir pitoyablement, je n'avais plus que la peau et les os : dans tout ce savoir pas une réalité, des « idéalités » qui ne valaient pas un clou ! Je fus saisi d'une soif dévorante : et à partir de ce jour-là je ne fis plus que de la physiologie, de la médecine et des sciences naturelles ; je ne revins à l'histoire proprement dite que quand ma tâche m'y contraignit despotiquement. C'est alors que je devinai pour la première fois la relation qu'il y avait entre une activité choisie à contre-instinct, une « vocation »,

comme on dit, encore que rien ne vous y appelle, et ce besoin qui vous saisit d'étourdir votre vide et votre inanition au moyen d'un narcotique, l'art de Wagner par exemple. En observant plus soigneusement autour de moi, j'ai découvert que le même mal sévissait sur un grand nombre de jeunes gens : une première violence faite à la nature en entraîne nécessairement une seconde. En Allemagne, dans l' « Empire », pour m'expliquer sans équivoque, il n'est que trop de gens condamnés à se décider prématurément et à dépérir par la suite dans une atmosphère dont ils ne peuvent 'plus sortir... Ces gens-là réclament Wagner comme un opium ; c'est avec lui qu'ils peuvent s'oublier, se débarrasser d'eux-mêmes pendant l'espace d'un instant... Que dis-je, pendant un instant ? Pendant cinq heures, pendant six heures d'affilée...

4

A ce moment-là mon instinct se décida implacablement contre l'habitude que j'avais prise de coder, de suivre toujours et de me tromper sur moi-même. Tout - quelque espèce de vie que ce dût être, les pires situations, la maladie, la misère - tout m'apparut préférable à cet indigne « désintéressement » dans lequel, tombé au début par ignorance et par jeunesse, j'avais continué, à croupir par paresse, par « sentiment du devoir » comme on dit. Ce fut alors que me vint en aide, avec une opportunité que je ne saurais assez admirer, ce mauvais héritage de mon père qui n'est au fond qu'une prédisposition à mourir jeune. La maladie me délivra lentement : elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et scabreuse. Je n'eus à

perdre aucune bienveillance ; au contraire, j'en gagnai beaucoup. La maladie me conférait le droit de changer radicalement mes habitudes ; elle me permettait, elle m'ordonnait l'oubli, elle me faisait don d'un repos, d'un loisir, d'une attente, d'une patience forcée... En un mot, de la pensée !... Mes yeux suffirent à mettre fin à toute cette bibliomanie que les Allemands appellent philologie : j'étais « sauvé » du livre, je passai plusieurs années sans rien lire : c'est le plus grand bienfait dont je me sois jamais gratifié. Le moi qui est au plus profond de nous, enseveli en quelque sorte, rendu muet par la nécessité d'en écouter constamment parler d'autres (et lire n'est pas autre chose), ce moi se réveilla lentement, timidement, douteusement mais la voix finit par lui revenir. Je ne me suis jamais donné tant de bonheur qu'à l'époque la plus malade, la plus douloureuse de ma vie : on n'a qu'à jeter les yeux sur *Aurore* ou *le Voyageur et son ombre* pour comprendre ce que fut ce « Retour à soi-même », une forme suprême de la guérison !... L'autre ne fit qu'en découler.

5

L'essentiel d'*Humain, trop humain*, ce monument qui témoigne de la rigueur avec laquelle je disciplinai ma personnalité et mis brusquement fin à tous les « délires sacrés », « idéalismes », « beaux sentiments » autres féminités d'importation, l'essentiel d'*Humain, trop humain* fut rédigé à Sorrente, Il reçut sa conclusion et sa forme définitive au cours d'un hiver bâlois, dans des conditions incomparablement plus défavorables que celles de Sorrente. C'est Monsieur Peter Gast, qui étudiait alors à

l'université de Bâle et m'était fort dévoué, qui a ce livre sur la conscience. Je dictais, la tête douloureuse et emmaillotée de compresses, il écrivait, et corrigeait aussi, - au fond c'était lui « l'écrivain » ; pour moi je n'étais que l'auteur. Quand le livre achevé me revint en mains - à la profonde surprise du malade que j'étais - j'en expédiai deux exemplaires à Bayreuth en même temps que les autres envois. Par un trait d' d'esprit miraculeux du hasard je reçus au même moment un exemplaire du livret de Parsifal avec cette dédicace de Wagner - : « A Frédéric Nietzsche, son cher ami, Richard Wagner, conseiller ecclésiastique ». Les deux livres s'étaient croisés : il me sembla entendre un bruit fatidique : n'était-ce pas le cliquetis de deux épées qui se rencontraient ?... Ce fut du moins une impression que nous partageâmes : car nous nous tûmes tous les deux. Les premiers numéros des Feuilles de Bayreuth parurent vers la même époque : et je compris alors de quoi il était grandement temps. Ô prodige Wagner était devenu pieux !...

6

L'ouvrage témoigne tout entier de la façon dont je me voyais alors (en 1876) et de l'extraordinaire sûreté avec laquelle j'avais saisi ma tâche dans ce qu'elle a de plus universel ; mais un passage le démontre surtout de la façon la plus formelle : à ceci près qu'avec mon instinctive astuce j'avais de nouveau évité le mot « moi », faisant bénéficier cette fois du rayonnement d'une gloire universelle non plus Schopenhauer ou Wagner, mes anciens représentants, mais l'excellent Dr Paul Rée, un de

mes amis, bien trop fine mouche d'ailleurs pour tomber dans le panneau... D'autres le furent moins : j'ai toujours reconnu au milieu de mon auditoire les cas désespérés - celui du vrai professeur allemand par exemple - à ce que leur victime croit pouvoir, en arguant de ce passage, interpréter le livre tout entier comme l'expression d'un « Réalisme » supérieur. En réalité mon ouvrage se trouve en contradiction avec cinq ou six propositions de mon ami : qu'on lise ce sujet la préface de la *Généalogie de la Morale*.

Voici le passage en question :

« Quel est le principe auquel a abouti l'un des plus hardis, des plus froids penseurs, l'auteur De l'Origine des Sentiments moraux (lisez : Nietzsche, le premier immoraliste), en analysant les actes humains avec la rigueur aiguë de sa méthode ? Celui-ci : « La personne morale n'est pas plus près du monde intelligible que la personne physique, car il n'y a pas de monde intelligible... »

Cette proposition, affilée et durcie par le marteau de la Science historique (lisez : la Transmutation Générale des Valeurs), pourra peut-être un jour, dans un avenir quelconque - 1890 ? - devenir la hache qu'on mettra à la racine du « besoin métaphysique » de l'humanité. Pour son bonheur ou pour sa perte ? C'est ce qu'on ne saurait prévoir ; mais ma proposition demeure chargée de conséquences formidables, féconde et terrible tout à la fois, et tournant vers le monde ces deux visages qu'ont toutes les hautes intuitions.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Aurore

Réflexions sur les préjugés moraux

1

Ce livre marque le début de ma campagne contre la morale. Ce n'est pas qu'il dégage la moindre odeur de poudre : bien au contraire, pour peu qu'on ait le flair subtil on percevra en lui de tout autres parfums, des senteurs beaucoup plus aimables. Ni gros obus, ni petit calibre : si l'effet du livre est négatif, ses moyens sont tout le contraire, dont l'effet jaillit comme une conclusion et non pas comme un coup de canon. On sort de sa lecture avec une défiance ombrageuse à l'égard de tout ce qui a joui jusqu'ici, sous le nom de morale, du respect et de la vénération de tous ; il ne contient pourtant nulle négation, nulle attaque, nulle méchanceté : il s'étend bien plutôt aux rayons du soleil, rond, heureux et pareil à un animal marin qui se chauffe sur un récif. D'ailleurs, cet animal marin c'était moi-même : il n'est presque pas une phrase de l'ouvrage qui n'ait été pensée et capturée dans le méli-mélo chaotique des rochers qui avoisinent Gênes, en cet endroit où je vivais seul, en confidences avec la mer. Maintenant encore, si d'aventure je reprends contact avec mon écrit, il n'est presque pas une de ses phrases qui ne me devienne un bout de ligne pour retirer des profondeurs quelque merveille incomparable : le souvenir fait frissonner délicatement toute sa peau. L'art qui le distingue n'est pas

petit, car il sait fixer des choses légères et silencieuses, des minutes fugitives que j'appelle divins lézards ; je les fixe non pas avec la cruauté de ce jeune Grec quiembrochait sans façon ces pauvres bestioles mais tout de même avec une pointe aiguë, celle de ma plume : « Il est tant d'aubes qui n'ont pas encore lui. » Cette inscription hindoue se dresse au seuil du livre. Où son auteur va-t-il chercher ce nouveau matin, cette rougeur délicate encore inconnue de tous par laquelle va commencer un jour nouveau - ah ! toute une série, tout un monde de jours nouveaux ! - ? Dans une transmutation générale des valeurs par quoi l'homme s'affranchira de toutes les valeurs morales, dans un « oui » confiant tout ce qui jusqu'ici a été interdit, méprisé et maudit. Ce livre de l'approbation ne répand sa lumière, son amour et sa tendresse que sur des choses mauvaises, il les rétablit dans les droits de leur « âme » et de leur bonne conscience, leur restitue le droit suprême d'exister. La morale n'est pas attaquée, elle est considérée comme non avenue... Ce livre finit par un « Ou bien... » C'est le seul livre qui finisse par un « Ou bien »...

2

Mon devoir de préparer à l'humanité un instant de suprême retour sur soi, un grand midi pour se retourner vers le passé et jeter les yeux sur l'avenir, pour secouer le joug du hasard et des prêtres et poser pour la première fois dans son ensemble la question du pourquoi et du comment, ce devoir découle nécessairement de la conviction que l'humanité ne suit pas d'elle-même le droit chemin, qu'elle n'est pas régie par une divinité, mais qu'elle

s'est, bien au contraire, laissé séduire et gouverner par un instinct négatif, corrupteur, par l'instinct de la décadence qu'elle plaçait précisément au rang des valeurs les plus sacrées. La question de l'origine des valeurs morales se pose donc pour moi au premier plan puisque l'avenir de l'humanité en dépend. Obliger les gens à croire que toutes choses sont placées entre les meilleures mains et qu'un seul livre comme la Bible doit rassurer définitivement l'humanité sur la sagesse de la direction donnée par Dieu à son destin, c'est vouloir, sur le plan de la réalité, étouffer la vérité qui proclame le triste contraire, savoir : que le sort de l'humanité a été confié jusqu'ici aux pires mains et qu'elle n'a cessé d'être gouvernée par des déshérités rancuniers et perfides, les « saints », comme on dit, ces calomniateurs qui diffament et déshonorent la race humaine. La meilleure preuve que le prêtre (y compris le prêtre masqué, le philosophe) est devenu maître non seulement dans les limites d'une communauté religieuse déterminée mais d'une façon générale, la meilleure preuve que la morale de la décadence et le désir de la mort passent pour la morale en soi, c'est la valeur absolue qu'on attribue partout au désintéressement et l'hostilité dont on accable l'égoïsme; qui ne pense pas comme moi sur ce point je le tiens pour infecté !... Et c'est le monde entier qui ne pense pas comme moi... Cette confusion des valeurs hurle pourtant pour le physiologiste... Dans le corps, pour peu que le moindre organe se relâche et qu'il néglige d'assurer parfaitement sa conservation, son ravitaillement, son « égoïsme », l'ensemble entier dégénère aussitôt. Le physiologiste exige l'ablation de la partie dégénérée, il se refuse à solidariser l'ensemble avec elle, il

ne veut connaître aucune pitié. Mais le prêtre veut au contraire la dégénérescence de l'ensemble, la décrépitude de l'humanité : il conserve donc ce qui dégénère, il ne peut régner qu'à ce prix... Quel sens ont ces concepts mensongers, ces auxiliaires de la morale, qu'on appelle « âme », « esprit », « libre arbitre » ou « Dieu », sinon de pousser à la ruine physiologique de l'humanité ?... Quand on récuse le sérieux de l'instinct de conservation, de l'accroissement de la vigueur physique, c'est-à-dire quand on récuse le sérieux de la vie elle-même, pour faire un idéal de la chlorose et bâtir le « salut de l'âme » sur le mépris du corps, n'est-ce pas une consigne de décadence ? - La ruine de l'équilibre, la résistance aux instincts naturels, le « désintéressement », en un mot : voilà ce qu'on a appelé « morale » jusqu'à nos jours... Avec Aurore j'ai été le premier à entreprendre la lutte contre la morale du mépris de soi.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Le Gai Savoir

Aurore était le livre du grand « oui », livre profond, mais lumineux et bienveillant. Il en va de même de la *Gaya Scienza*, et à un degré supérieur : il n'est presque pas une phrase de ce livre où la profondeur et l'enjouement ne se tiennent tendrement la main. Une strophe de gratitude au splendide mois de janvier que j'avais vécu - et qui m'avait fait présent de cette œuvre - trahit assez la profondeur sur laquelle ma « science » a bâti sa « gaieté » :

Toi qui, d'une lance de flamme,
Brises la glace de mon Ame,
Et qui la chasse vers la mer
De ses plus hauts espoirs ;

Toujours plus claire et plus saine,
Libre dans sa contrainte aimante,
Elle célèbre tes miracles,
Ô le plus beau mois de janvier !

Ce que signifie ici « hauts espoirs » ne fait aucun doute pour qui a vu rayonner déjà à la fin du quatrième livre les premiers diamants de Zarathoustra ou lu les phrases de granit dans lesquelles une destinée trouve pour jamais sa formule à la fin du troisième livre. Les chants du prince Hors-la-loi, composés pour la plupart en Sicile, rappellent expressément la conception provençale de la *Gaya Scienza*

et cette fusion du troubadour, du chevalier et de l'esprit libre qui distingue la précocité et merveilleuse civilisation de Provence de toutes les civilisations équivoques. Le dernier poème surtout, cette farandole « Pour le Mistral » qui va dansant joyeusement sur la morale, est de la vraie veine des Provençaux.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Ainsi parlait Zarathoustra

Un livre pour tous et pour personne

1

Je raconterai maintenant l'histoire de Zarathoustra. L'idée fondamentale de l'œuvre, celle du Retour Perpétuel, - formule d'approbation la plus haute qu'on ait jamais atteinte, - date du mois d'août 1881 : elle a été jetée sur une feuille avec cette inscription : « A 6000 pieds par-delà l'homme et le temps ». Je parcourais ce jour-là les bois au bord du lac de Silvaplana ; non loin de Surlei je fis halte au pied d'un gigantesque roc dressé en forme de pyramide. Ce fut alors que l'idée me vint.

Si je me reporte à quelques mois avant ce jour, je trouve, comme symptôme précurseur de l'événement, je trouve, surtout en musique, une transformation de mes goûts, subite, profonde et décisive. Peut-être mon Zarathoustra ne relève-t-il que de la musique ; ce qu'il y a de certain c'est qu'il présuppose une « régénération » de l'ouïe. Dans une petite ville d'eaux montagnarde, non loin de Vicence, à Recoaro, où je passais le printemps de l'année 81, je découvris avec Peter Gast, mon maestro et ami, un « régénéré » lui aussi, que le phénix musique volait à nos yeux dans l'éclat d'un plumage plus léger et plus brillant que jamais. Si, par contre, je me reporte aux mois qui ont suivi ce printemps jusqu'à l'époque de l'enfantement qui se

produisit soudainement en février 83 dans des circonstances invraisemblables (la partie finale, celle dont j'ai cité quelques passages dans ma préface, fut achevée juste à l'heure sacrée où Richard Wagner mourait à Venise), je découvre que ma grossesse a duré dix-huit mois. Ce nombre de dix-huit mois juste pourrait donner à penser, aux bouddhistes tout au moins, que je suis au fond un éléphant femelle.

L'intervalle avait été occupé par la composition de la *Gaya Scienza*, où l'on découvre mille symptômes de l'approche d'un événement incomparable ; on y trouve même le début et, dans l'avant-dernière partie du livre IV, l'idée même du Zarathoustra. L'Hymne à la Vie (pour chœur mixte et orchestra) dont la partition a paru à Leipzig, il y a deux ans, chez E. -W. Fritzsche, remonte aussi à cette époque : c'est un symptôme qui a peut-être son importance pour juger de mon état d'esprit de cette année-là où l'émotion affirmative par excellence, l'émotion tragique comme je l'ai nommée, passait chez moi par un maximum. Un jour on chantera cet hymne à ma mémoire. Le texte, je tiens à le dire expressément à cause des malentendus qui courent à ce sujet, le texte n'est pas de moi : il est dû à l'étonnante inspiration d'une jeune Russe, mademoiselle Lou von Salomé, avec laquelle j'étais alors en amitié. Ceux qui sauront saisir le sens des derniers mots de ce poème comprendront pourquoi je leur accordai ma préférence et mon admiration : ils ont de la grandeur. La douleur n'y est pas présentée comme une objection à la vie : « Si tu n'as plus de bonheur à me donner, eh bien ! tu as encore ta peine... » Peut-être ma musique aussi a-t-elle

ici de la grandeur. (La dernière note de la clarinette en la est un do dièse, non un do. Faute d'impression.)

L'hiver suivant je le passai non loin de Gênes, dans la gracieuse et calme baie de Rapallo qui s'incurve entre Chiavari et le cap de Porto-Fino. Ma santé n'était pas des meilleures ; l'hiver froid, humide à l'excès ; la petite auberge touchait la mer, de sorte que le bruit des eaux rendait, la nuit, le sommeil impossible ; elle m'offrait, à peu près en tout, le contraire de ce qu'il eût fallu. Malgré tout - et comme pour prouver cet axiome que je professe que rien de décisif ne se bâtit que sur un « malgré tout », - ce fut dans les circonstances défavorables de cet hiver que naquit mon Zarathoustra.

Le matin j'allais vers le sud, sur la magnifique route de Zoagli, le long des pins, d'où je découvrais l'horizon lointain de la mer ; l'après-midi, toutes les fois que ma santé le permettait, je faisais le tour complet de la baie Sainte-Marguerite, jusque derrière Porto-Fino. - Ces lieux, ce paysage me sont encore plus chers pour le grand amour que leur portait l'empereur Frédéric III ; je me trouvais par hasard sur cette même côte pendant l'automne de 1886 quand il rendit sa dernière visite à cette île perdue du bonheur. - C'est sur ces deux chemins que m'est venue l'idée de tout mon premier Zarathoustra, celle surtout du type lui-même de mon héros : pour parier juste, elle m'assaillit et m'enleva par surprise.

Pour comprendre ce personnage type il faut d'abord se rendre compte de l'état physiologique qui le détermine : je l'appelle la grande santé. Je ne saurais mieux expliquer l'idée que j'exprime par ce terme que je ne l'ai fait dans l'un des derniers morceaux du cinquième livre de la *Gaya Scienza*.

« Nous, les nouveaux, - y était-il dit, - les encore-sans-nom, les difficiles-à-comprendre, nous qui sommes nés avant terme d'un avenir encore problématique, nous avons besoin, pour de nouvelles fins, d'un moyen qui soit neuf aussi, et ce sera la nouvelle santé, santé plus forte, plus aiguë, plus dure, plus hardie, plus gaie que toutes les santés anciennes. Celui dont l'âme est avide de faire le tour de toutes les valeurs qui ont eu cours et de tout ce qu'on a souhaité jusqu'à présent, de visiter toutes les côtes de l'idéale « Méditerranée », celui qui veut connaître par sa propre expérience les sentiments d'un conquérant et d'un explorateur de l'idéal, ceux d'un artiste, ceux d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un divin solitaire d'autrefois : celui-là a besoin d'une chose avant tout, j'ai nommé la grande santé, celle qu'on ne se contente pas d'avoir, mais qu'on conquiert aussi constamment, qu'on doit conquérir constamment, puisque constamment on la sacrifie, puisqu'il la faut sacrifier constamment... Et maintenant, après nos longs périples, nous, Argonautes de l'idéal, plus vaillants que prudents peut-être en ces voyages où ni naufrages ni meurtrissures n'ont manqué, mais mieux portants qu'on n'aimerait, je le

répète, dangereusement bien portants, toujours à nouveau bien portants, il nous semble qu'en récompense de nos peines un pays inconnu s'ouvre devant nos pas, dont personne encore n'a vu les limites, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si plein de beautés, de surprises, d'effrois et de choses divines qu'il fait déborder en nous la curiosité et la convoitise, et que rien, ah ! rien maintenant, ne saurait plus nous rassasier !... Comment pourrions-nous maintenant, après de pareilles visions, avec notre conscience avide et notre fringale de savoir, nous satisfaire encore des hommes d'aujourd'hui ? Nous avons beau le déplorer, nous avons peine, à conserver notre sérieux en voyant leurs espoirs et leurs buts les plus dignes, quand nous ne sommes pas obligés de fermer les yeux sur eux.... Un autre idéal court devant nos pas, prodigieux, séduisant et riche de périls, auquel nous ne cherchons à convertir personne, parce que nous ne reconnaissons pas facilement à quelqu'un de droits sur lui : l'idéal d'un esprit qui joue naïvement, c'est-à-dire sans intention, par excès de force et de fécondité, avec tout ce qui s'est appelé jusque-là sacré, bon, intangible et divin ; d'un esprit pour qui les suprêmes valeurs justement en cours dans le peuple signifieraient déjà danger, décrépitude, avilissement ou tout au moins repos, cécité, oubli de soi momentanée ; un idéal de bien-être et de bienveillance humainement surhumains qui paraîtra facilement inhumain quand, par exemple, prenant place à côté de tout ce sérieux qu'on a révééré ici, à côté de toute la solennité qui a régné jusqu'à ce jour dans le geste, le verbe, le ton, le regard, la morale et le devoir, il se révélera involontairement comme leur

parodie incarnée ; lui qui pourtant est appelé peut-être à inaugurer l'ère du grand sérieux, à poser le premier à sa place le grand point d'interrogation, à changer le destin de l'âme, à faire avancer l'aiguille, à lever le rideau de la tragédie... »

3

Quelqu'un a-t-il une idée nette, à la fin de ce XIX siècle, de ce que les écrivains des époques vigoureuses appelaient l'inspiration ? Si non je vais vous l'expliquer.

Pour peu que nous soyons restés superstitieux, nous ne saurions nous défendre de l'impression que nous ne sommes que l'incarnation, le porte-voix, le médium de puissances supérieures. L'idée de révélation, si l'on entend par là l'apparition soudaine d'une chose qui se fait voir et entendre à quelqu'un avec une netteté et une précision inexprimables, bouleversant tout chez un homme, le renversant jusqu'au tréfonds, cette idée de révélation correspond à un fait exact. On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne demande pas qui donne ; la pensée fulgure comme l'éclair, elle s'impose nécessairement, sous une forme définitive : je n'ai jamais eu à choisir. C'est un ravissement dont notre âme trop tendue se soulage parfois dans un torrent de larmes ; machinalement on se met à marcher, on accélère, on ralentit sans le savoir ; c'est une extase qui nous ravit à nous-mêmes, en nous laissant la perception de mille frissons délicats qui nous parcourent jusqu'aux orteils ; c'est un abîme de félicité où l'horreur et l'extrême souffrance n'apparaissent pas comme le

contraire, mais comme le résultat, l'étincelle du bonheur, comme la couleur nécessaire au fond d'un tel océan de lumière ; c'est un instinct du rythme qui embrasse des mondes de formes - car l'ampleur du rythme dont on a besoin donne la mesure de l'inspiration : plus elle écrase, plus il élargit...

Tout cela se passe involontairement, comme dans une tempête de liberté, d'absolu, de force, de divinité... C'est dans le cas de l'image, de la métaphore, que ce caractère involontaire de l'inspiration est le plus curieux : on ne sait plus du tout ce qui est symbole, parallèle ou comparaison : l'image se présente à vous comme l'expression la plus juste, la plus simple, la plus directe. Il semble vraiment, pour rappeler un mot de Zarathoustra, que les choses mêmes viennent s'offrir à vous comme termes de comparaison (« - Toutes les choses viennent alors pour flatter ton discours et pour te caresser : car elles veulent que tu les portes. Chaque symbole t'offre son aile pour t'enlever vers chaque vérité. Tous les trésors du verbe s'ouvrent d'eux-mêmes pour toi ; tout être veut devenir verbe et tout devenir veut apprendre de toi à parler. ») Telle est mon expérience de l'inspiration ; et je suis sûr qu'il faudrait remonter jusqu'à des milliers d'années dans le passé pour trouver quelqu'un qui eût le droit de dire : « Cette expérience est la mienne aussi ».

4

A Gênes je fus malade pendant quelques semaines. Suivit un mélancolique printemps romain au cours duquel

j'acceptai la vie, - ce ne fut pas chose facile. Au fond j'étais excédé par ces lieux, les plus impertinents du monde pour l'auteur de Zarathoustra ; je ne les avais pas choisis ; j'essayai d'en sortir ; je voulus aller à Aquila, qui incarne l'idée contraire et fut fondée en haine de Rome, comme la ville que je fonderai un jour en souvenir d'un solide athée, d'un fameux ennemi de l'église, un de mes plus proches parents, l'empereur Frédéric II, le plus grand des Hohenstaufen.

Mais la fatalité me poursuivait : je dus rebrousser chemin et, fatigué de chercher une contrée antichrétienne, je finis par me contenter de la piazza Barberina. Je crains d'avoir demandé une fois, pour échapper aux mauvaises odeurs, une chambre de philosophe bien tranquille dans le palais même du Quirinal. C'est dans une loggia perchée au-dessus de la piazza en question, d'où l'on découvre toute l'étendue de Rome et d'où l'on entend monter des profondeurs le bouillonnement de la fontana, que fut composé ce chant solitaire, le plus solitaire qui fut jamais, le *Chant de la Nuit* ; à cette époque j'étais hanté par une mélodie d'une indicible mélancolie dont le refrain revenait toujours dans ces mots : « Mort d'immortalité... » En été, de retour en ce lieu sacré où avait brillé à mes yeux le premier éclair de l'idée du Zarathoustra, j'en trouvai le livre deuxième. Dix jours suffirent. En aucun cas, ni pour le premier, ni pour le troisième, ni pour le dernier, il ne m'a fallu davantage. L'hiver suivant, sous le ciel de Nice, ce ciel d'alcyon qui venait briller pour la première fois dans ma vie, je trouvai le troisième Zarathoustra c'était la fin. à peine un an pour le tout. Bien des coins cachés des

hauteurs de Nice empruntent désormais à mes yeux de ces instants inoubliables un caractère vraiment sacré. La partie décisive que j'ai intitulée Des Anciennes Tables et des Nouvelles » a été composée au cours d'une ascension fort rude entre la gare et le merveilleux village maure d'Eza ; c'est quand l'inspiration créatrice coule en moi le plus richement que mes muscles fonctionnent le mieux. Mon corps - laissons l' « âme » hors du jeu - mon corps se sent enthousiasmé... On m'a vu souvent danser dans ma joie ; je pouvais alors, sans soupçon de fatigue, gravir les monts sept ou huit heures d'affilée. Je dormais bien, je riais beaucoup, j'étais merveilleux de vigueur et de patience.

5

En dehors de ces œuvres-de-dix-jours, les années qui virent éclore Zarathoustra et surtout celles qui suivirent furent un temps de misère achevée. L'immortalité coûte cher : on la paye de son vivant de plusieurs morts.

Il est une chose que j'appelle la vengeance de la grandeur : tout ce qui est grand, acte ou œuvre, se retourne immédiatement contre son auteur, une fois accompli. Car c'est justement en l'accomplissant que son auteur s'affaiblit, il ne peut plus supporter son œuvre, il ne peut plus la regarder en face. Avoir dans son passé une chose que l'on n'a jamais pu vouloir, une chose à laquelle s'attache le nœud de la destinée humaine..., et avoir désormais à en porter le poids !... On en est écrasé... C'est la vengeance de la grandeur.

Et il y a autre chose : c'est l'épouvantable silence que l'on entend autour de soi. Sept voiles entourent la solitude et rien ne les traverse plus. On va trouver des hommes, on salue des amis : nouveau désert, aucun regard ne vous fait signe. Dans le cas le plus favorable on ne remarque qu'une sorte de révolte. Cette révolte je l'ai observée, à des degrés très différents, chez presque tous ceux qui m'ont touché de près ; il semble que rien ne soit plus blessant que de laisser soudain sentir une distance ; les nobles natures sont rares qui ne sauraient vivre sans un culte de respect.

Et il est une troisième chose : l'absurde instabilité d'un épiderme qui devient sensible aux moindres piqûres ; une sorte d'impuissance en face de ce qui est petit. J'en vois la cause dans la formidable dilapidation de forces défensives que présuppose tout acte créateur lorsqu'il part du plus personnel, du plus profond, du plus intime de notre être. Les petites forces défensives s'en trouvent pour ainsi dire abolies ; elles ne sont plus ravitaillées.

J'ose encore indiquer qu'on digère plus mal, qu'on n'aime pas à se mouvoir, qu'on est trop accessible aux sensations de froid et aux sentiments de méfiance, méfiance qui dans bien des cas n'est qu'une erreur étiologique. Me trouvant un jour dans cet état, je sentis, avant même de l'avoir aperçu, l'approche d'un troupeau de vaches à ce que mes pensées devenaient plus douces, plus humaines les vaches communiquant de la chaleur.

Cette œuvre est complètement à part. Ne parlons pas des écrivains : peut-être rien n'a-t-il jamais été créé avec une telle surabondance de force. Ma conception du « dionysiaque » s'est faite ici action d'éclat ; évaluées à leur juste mesure, toutes les autres œuvres humaines ne sont que pauvres contingences. Quand j'aurai dit qu'un Goethe ou un Schiller n'auraient jamais pu respirer à la même hauteur que moi dans cette atmosphère de passion, que Dante, auprès de Zarathoustra, fait une bien piètre figure, simple croyant qu'il est auprès d'un homme qui a créé d'abord Sa vérité, auprès d'un esprit qui gouverne les mondes, auprès d'un Destin ; quand j'aurai expliqué que les poètes du Veda ne sont que des prêtres, et indignes de délacer les semelles d'un Zarathoustra, je n'aurai encore rien dit, je n'aurai donné aucune idée de la distance, de la solitude des azurs où vit mon œuvre. Zarathoustra aura éternellement le droit de dire : « Je décris des cercles autour de moi et des limites sacrées : ma suite se fait de plus en plus rare sur ces monts de plus en plus hauts, - je bâtis mes sommets avec des montagnes de plus en plus sacrées. « Qu'on réunisse l'esprit et la bonté de toutes les grandes âmes ; à elles toutes elles n'auraient pas suffi à produire un discours de Zarathoustra. L'échelle est vertigineuse sur laquelle d se déplace ; il a vu, voulu et pu plus loin que n'importe qui. Cet esprit qui dit toujours « oui » contredit par chacun de ses mots ; tous les contraires se fondent en lui en une unité nouvelle. Les forces les plus hautes et les plus basses de la nature humaine, les choses les plus douces, les plus légères et les plus terribles sortent

chez lui de la même source avec une immortelle certitude. Avant lui on ne savait pas ce qui est haut, ce qui est profond ; on savait encore moins ce qui est la Vérité. Il n'y a pas le moindre détail, dans cette révélation, qui ait pu être deviné, anticipé par les plus grands esprits. Nulle sagesse, nulle science des âmes, nulle éloquence n'existait avant Zarathoustra ; nul signe, avec lui, si banal qu'il n'exprime de l'inouï. La sentence tremble de passion, l'éloquence est devenue musique ; il lance des foudres vers des avénirs qu'on n'avait encore jamais connus. Le symbolisme le plus puissant qui ait jamais existé n'est que misère et jeu d'enfant au prix de ce retour de la langue aux grandes natures de l'image.

Et comme il sait descendre vers chacun, lui parler avec bienveillance ! Avec quelle délicatesse il touche aux prêtres, ses adversaires, comme il souffre d'eux avec eux ! A tout moment il dépasse l'homme, le « surhumain » incarne en lui sa suprême réalité ; tout ce qu'on avait appelé grand chez l'homme jusqu'ici gît à des abîmes au-dessous de lui. L'« alcyonisme » de Zarathoustra, ses pieds légers, l'omniprésence de sa méchanceté et de son impétuosité, rien de tout ce qui le caractérise n'avait jamais été considéré, même' par les plus audacieux, comme un attribut essentiel de la grandeur. Et c'est justement, cependant, 'A cause de l'espace qu'il lui faut, à cause de l'aisance qu'il apporte à accéder aux choses les plus contradictoires qu'il se considère comme la forme suprême de l'être ; Ecoutez comment il la définit et vous renoncerez à chercher son semblable.

« L'âme qui a la plus longue échelle et peut descendre le plus bas, « la plus vaste des âmes, celle qui peut courir, errer et vagabonder le plus loin en elle-même,

« l'âme la plus nécessaire, celle qui se jette avec plaisir dans le hasard, « l'âme qui est et veut entrer dans le devenir, l'âme qui a et veut se jeter dans le vouloir et le désir,

« l'âme qui se fuit elle-même, qui se rattrape sur le plus long circuit,

« l'âme la plus sage à qui la folie parle le plus doucement au cœur,

« l'âme qui s'aime le plus elle-même et dans laquelle toutes choses ont leur montée et leur descente, leur flux et leur reflux. »

Mais c'est là Dionysos lui-même !

7

Quel langage un tel esprit parlera-t-il quand il s'entretiendra seul avec lui-même ? Il pariera par dithyrambe. Je suis l'inventeur du dithyrambe. Ecoutez comment Zarathoustra se parle à lui-même avant le lever du soleil : nulle langue n'avait su exprimer avant moi ce bonheur smaragdin, cette divine tendresse. La plus profonde mélancolie, chez un pareil Dionysos, se fait elle-

même dithyrambe ; j'en prends pour exemple le *Chant de la Nuit*, cette plainte immortelle d'un homme que sa nature solaire, sa surabondance de lumière et de puissance condamnent à ne pas aimer.

« Il est nuit : voici que montent plus haut toutes les voix des sources vives. Mon Ame aussi est une source vive.

« Il est nuit : voici que s'éveillent les chants de tous les amoureux. Mon Ame aussi est un chant d'amoureux.

« Quel est en moi cet inapaisé, quel est en moi cet inapaisable qui demande à élever la voix ?

« Un désir d'amour est en moi qui parte lui-même le langage de l'amour.

« Je suis lumière : ah ! que ne suis-je nuit ! Car la lumière est ma solitude, qui m'entoure de son rempart.

« Ah ! que ne suis-je ombre et ténèbres ! Comme je téterais le sein de la lumière !

« Et je vous bénirais aussi, petites étoiles célestes, vers luisants qui brillez là-haut ! Et les présents de votre lumière m'accableraient de félicité.

« mais je vis dans ma propre lumière, et je rebois en moi les flammes qui sortent de mon propre corps.

« Je ne sais pas le bonheur de prendre ; et j'ai souvent rêvé que voler devait être une volupté plus grande encore que celle de prendre.

« Ma pauvreté c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; et l'objet de ma jalousie ce sont les yeux que je vois attendre et les nuits illuminées de leur désir.

« Ô malheur de tous ceux qui donnent ! Assombrissement de mon soleil ! Ô désir du désir ! Ô faim qu'une dévotion dévore au sein de la satiété !

« Ils prennent de ma main, mais leur âme est-ce que je la touche ? Il y a un abîme entre donner et prendre, et le plus petit abîme est le plus dur à combler.

« Une faim me naît de ma beauté : je voudrais faire mal à ceux que j'éclaire, dépouiller ceux que je comble : et j'ai faim de méchanceté.

« Retirant la main quand la main se tend déjà vers elle, pareil à la cascade qui hésite encore en tombant ; c'est ainsi que j'ai faim de méchanceté.

« Voilà les vengeances que médite ma richesse, les perfidies que distille ma solitude.

« Mon bonheur de donner est mort de mes dons ; ma vertu, par son excès, s'est fatiguée d'elle-même.

« Qui donne toujours est en danger de perdre la pudeur ; qui distribue toujours, sa main devient calleuse, son coeur aussi, à force de donner.

« Mes yeux ne pleurent plus sur la honte de ceux qui viennent demander ; ma main est devenue trop dure pour sentir le tremblement des mains pleines.

« Que sont devenues les larmes de mes yeux et le duvet de mon cœur ? Ô solitude de tous ceux qui donnent ! Ô silence de tous ceux qui luisent !

« Bien des soleils gravitent dans l'espace désert et à tout ce qui est ténèbres ils parlent avec leur lumière - à moi seul ils ne disent rien.

« C'est la haine de la lumière pour tout ce qui est lumineux : elle va sans pitié sa route.

« Injustes au fond de leur cœur contre tout ce qui est lumière, glacés pour les autres soleils : ainsi tournent tous les soleils.

« Ils sont volant le long de leurs pistes plus vite que les ouragans. Ils suivent leur inexorable volonté : c'est là leur glace.

« Oh ! c'est vous seuls, vous obscurs, vous nocturnes, qui tirez la chaleur de ce qui brille ! Oh ! c'est vous seuls qui buvez le lait et la paix aux mamelles de la lumière !

« Hélas ! la glace me ceinture, ma main se brûle sur des glaçons ! Ah ! il est une soif en moi, qui meurt de soif de votre soif.

« Il est nuit : hélas ! pourquoi me faut-il être lumière ! Et soif de ténèbres ! Et solitude !

« Il est nuit : comme une source mon désir éclate en moi, - mon désir demande la parole.

« Il est nuit : voici que montent plus haut toutes les voix des sources vives. Mon âme aussi est une source vive.

« Il est nuit : voici que s'éveillent les chants de tous les amoureux. Mon âme aussi est un chant d'amoureux. »

8

Jamais on n'a écrit, senti, souffert cela seul un dieu peut souffrir ainsi, seul Dionysos. La réponse à un tel dithyrambe de la solitude des soleils ne pourrait être donnée que par Ariane... Mais, hors moi, qui sait qui est Ariane ? De toutes ces énigmes personne ne pourrait encore donner la clé, je doute même que personne y ait jamais vu des énigmes.

Zarathoustra définit un jour strictement sa tâche c'est la même que la sienne qu'on ne s'y trompe pas approuve jusqu'à justifier, jusqu'à racheter aussi tout le passé.

« Je vais pérégrinant parmi les hommes comme parmi des fragments de l'avenir : de cet avenir que je vois.

« Et Je n'ai d'autre littérature, et je n'ai pas d'autre dessein que de réunir en un tout par la parole et par le geste ce qui est fragment et énigme et épouvantable hasard.

« Et comment supporterais-je d'être un homme si l'homme n'était pas aussi poète et devineur d'énigmes et racheteur de hasard ?

« Racheter le passé ; de tous les « il y avait » faire des « je voulais qu'il y eût » - c'est cela seul que j'appellerais le salut. »

Et à un autre endroit il définit encore, avec la plus grande rigueur, ce qui pour lui pourrait seul être « l'homme », non un objet d'amour ou même de pitié, car Zarathoustra a maté jusqu'à son grand dégoût de l'homme : l'homme est pour lui matière informe, vilaine pierre qui appelle le sculpteur.

« Ne plus vouloir, ne plus évaluer, ne plus créer : que cette grande lassitude reste toujours très loin de moi !

« Dans la recherche du vrai lui-même, ce n'est encore que le plaisir de m'affirmer et d'engendrer que je recherche ; et si l'innocence est en cette recherche c'est parce qu'elle veut engendrer.

« Et cette volonté m'a attiré loin de Dieu et des dieux : qu'y aurait-il à créer s'il y avait des dieux ?

« Mais elle me ramène toujours à l'homme, mon ardente volonté de créer, comme le marteau vers la pierre.

« Hélas ! hommes, une statue sommeille pour moi dans la pierre, et c'est la statue des statues ! Hélas ! pourquoi me faut-il dormir dans la plus dure et la plus laide pierre !

« Et maintenant mon marteau fait rage contre les murs de cette prison. Les éclats volent de la pierre : et que m'importe ?

« C'est achever que je veux, à tout prix, car une ombre m'a visité : de toutes choses la plus douce, la plus légère est venue un jour me trouver !

« La beauté du surhomme est venue me visiter comme une ombre : que m'importent encore les dieux ! »

Je veux faire ressortir un dernier point de vu puisque ce passage m'y incite. Une tâche dionysiaque exige au premier chef qu'on ait la violence du marteau, qu'on aime la volupté de détruire. Il faut dire « Devenez durs » ; être certain que tous les créateurs sont durs, voilà le vrai signe de la nature dionysiaque.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Par-delà le bien et le mal

Prélude d'une philosophie de l'avenir

1

La tâche, des années suivantes était fixée aussi rigoureusement que possible. La partie affirmative de mon livre étant terminée, c'était le tour de la moitié qui devait dire et faire non ; c'était le moment de renverser les valeurs en cours et de mener la grande guerre, de faire arriver le jour de la bataille décisive. Je devais m'enquérir petit à petit de parents, de gens qui fussent forts et me prêtassent la main pour mon œuvre de destruction. Dès lors tous mes écrits deviennent des hameçons : peut-être suis-je plus adroit que personne à la pêche à la ligne ?... Si je n'ai rien pris, ce n'est pas ma faute. C'est qu'il n'y avait pas de poisson.

2

Cet ouvrage, écrit en 86, est, dans tout ce qu'il a d'essentiel, une critique du moderne, sciences, arts, et même politique, accompagnée de l'indication d'un étalon contraire, aussi peu moderne que possible qui se distingue par sa noblesse et son caractère approbateur. C'est à cet égard que mon ouvrage est une école du gentilhomme dans un sens plus intellectuel et plus radical que jamais. Il faut avoir beaucoup de courage rien que pour tolérer cette

interprétation, il faut vraiment ne pas avoir appris la peur... Tout ce qui fait la fierté de l'époque apparaît à l'opposé de mon type-modèle comme un indice de mauvaises manières, ou à peu près ; par exemple, la fameuse « objectivité », la « compassion pour tout ce qui souffre », le « sens historique » aplati devant le goût étranger, à plat ventre devant les petits faits ; et l' « esprit scientifique » avec.

Si l'on considère que ce livre a suivi le Zarathoustra on devine peut-être le régime diététique auquel il doit sa naissance. Mon Sil ayant été gâté par la despotique nécessité de regarder toujours de très loin - Zarathoustra est plus presbyte que le tsar - j'ai été obligé de froncer les sourcils pour examiner tout près de moi notre époque et nos entours. On verra aussi que j'ai éliminé volontairement partout, surtout pour ce qui touche à la forme, les instincts qui ont rendu possible la création d'un Zarathoustra. La subtilité de ta forme, des intentions et des silences passe ici au premier plan, la psychologie est maniée avec une dureté, une cruauté voulues, le livre ne contient pas un seul mot de bonté... Tout cela repose : mais qui pourrait savoir le repos que nécessite un gaspillage de bonté tel que le Zarathoustra ?... Pour parler théologiquement - qu'on écoute bien, ce n'est pas souvent que je parle en théologien c'est Dieu lui-même qui a pris la forme du serpent pour se coucher sous l'arbre de la Science une fois son œuvre accomplie : il se reposait ainsi d'être Dieu... Il avait tout fait trop beau... Le diable n'est que le loisir hebdomadaire de Dieu.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

La Généalogie de la Morale

Une œuvre de polémique

Les trois dissertations dont se compose cette généalogie sont peut-être, sous le rapport de l'expression, de l'intention et de l'art du coup de théâtre, la plus inquiétante des choses qui ait jamais été écrite jusqu'à nos jours. Dionysos, on ne l'ignore pas, est aussi le dieu des ténèbres. A tout coup un début destiné à égarer, froid, scientifique, ironique même, mis en vitrine avec intention et dilatoire à dessein. Peu à peu l'agitation augmente ; quelques éclairs sillonnent l'horizon ; des vérités des plus désagréables se font entendre au loin avec des grondements sourds, jusqu'au moment où un formidable *tempo feroce* vient tout rouler au premier plan. Pour terminer, toutes les fois, au milieu de détonations absolument terribles, une nouvelle vérité se fait jour entre les nuages.

Cette vérité, dans la première dissertation, porte sur la psychologie, du christianisme : elle dit qu'il tire son origine de l'esprit de ressentiment, et non pas, comme on se le figure, de l'esprit tout court, qu'il représente foncièrement une réaction, une grande insurrection contre le règne des valeurs nobles.

La deuxième dissertation donne la psychologie de la conscience qui n'est pas, comme on se l'imagine, « la voix

de Dieu parlant en nous », mais l'instinct de la cruauté qui se retourne vers l'intérieur quand il ne peut exploser au-dehors. La cruauté présente ici pour la première fois comme l'un des fondements les plus anciens et les plus nécessaires de la civilisation.

La troisième dissertation explique comment l'idéal ascétique a pu devenir si formidablement puissant, bien que nocif au premier chef puisqu'il est un vouloir-mourir, un idéal-de décadence. Explication : ce n'est pas parce que Dieu se tient derrière les prêtres, comme on pourrait le croire, mais faute de mieux, parce que jusqu'ici il a été le seul idéal, parce qu'il est resté sans concurrence. « Car l'homme aime mieux vouloir le néant que ne rien vouloir »... Surtout, jusqu'à Zarathoustra, on manquait d'un contre-idéal.

On m'a compris. Il s'agit là des trois études préliminaires décisives d'un psychologue qui s'apprête à renverser toutes les valeurs.

Ce livre contient la première psychologie du prêtre.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Le Crépuscule des Idoles

Comment philosopher à coup de marteau

1

Cet ouvrage qui n'a pas cent cinquante pages, serein et fatal à la fois, pareil à un démon qui rit, est l'œuvre de si peu de jours que je n'ose pas en dire le nombre. C'est une exception parmi les livres : il n'y en a pas de plus substantiel, de plus indépendant, de plus révolutionnaire, de plus méchant ; si l'on veut se faire une idée rapide du degré du « sens dessus dessous » où tout se trouvait avant moi, qu'on commence par lire cet écrit. Ce que mon titre appelle idoles « c'est tout simplement ce qu'on avait appelé jusqu'ici « vérité ». *Le Crépuscule des Idoles* cela veut dire en bon allemand la liquidation des vieilles vérités...

2

Il n'est pas de réalité, il n'est pas d' « idéalité » à laquelle ce livre ne touche « touche » : quel euphémisme discret ! ... pas seulement les idoles éternelles, mais aussi les toutes récentes, les plus jeunes, donc les plus affaiblies par l'âge. Les « idées modernes », par exemple. Un grand vent souffle dans les arbres... et les fruits tombent de partout : les vérités. C'est le gaspillage d'un automne trop riche : on trébuche sur les vérités, on en écrase même quelques-unes: il y en a trop... Mais ce qu'on peut ramasser dans sa

main n'a plus rien de douteux, ce n'est plus que du décisif. 11 n'y a que moi qui détienne l'étalon des « vérités », il n'y a que moi qui sois capable de juger définitivement. Comme si une deuxième conscience avait poussé dans mon sein, comme si la volonté avait allumé en moi une lumière pour éclairer la pente sur laquelle elle n'avait cessé de glisser jusqu'à présent... Cette pente qu'on avait appelée le « chemin de la vérité »... C'en est fini des « obscurs besoins » ; c'était justement l'homme bon qui avait le moins conscience du bon chemin... Et, je le dis en toute gravité, personne ne connaissait avant moi le bon chemin : celui qui monte : il a fallu que j'intervienne pour qu'il puisse y avoir de nouveau des espoirs, des tâches, des itinéraires à prescrire à ceux qui veulent se cultiver... Je suis le joyeux héraut de la nouvelle culture... Et c'est bien ce qui fait de moi une fatalité.

3

Aussitôt l'œuvre susdite terminée, j'attaquai sans perdre un seul jour le formidable travail de la Transmutation, avec un sentiment de fierté souveraine à laquelle rien ne saurait s'égaliser ; constamment mû par la certitude de mon immortalité je gravai signe sur signe dans des tables d'airain : j'avais la sûreté d'un fatum.

La préface fut écrite le 3 septembre 1888 : le matin, après l'avoir rédigée, en allant me promener au grand air je me trouvai devant la plus belle journée que la Haute-Engadine m'eût jamais offerte, un matin transparent dans ses

couleurs ardentes, riche de tous les contrastes et de toutes les nuances qui vont de la glace jusqu'aux tons du Midi.

Je ne quittai que le 20 septembre Sils-Maria où me retenaient les inondations et où je finissais par être le seul hôte de ce site admirable dont ma reconnaissance immortalisera le nom. Après un voyage plein d'incidents, qui faillit même me coûter la vie dans ces régions inondées, j'arrivai à Côme en pleine nuit et je parvins enfin à Turin l'après-midi du 21, Turin la seule résidence que m'assigne la raison, et désormais mon domicile. J'y repris mon logement du printemps précédent au troisième étage du 6 de la via Carlo Alberto, en face de l'imposant palais Carignano où naquit Victor-Emmanuel : on y a vue sur la place Charles-Albert et plus loin sur les collines. Sans aucune hésitation, sans le moindre atermolement je me remis au travail : il y avait encore le dernier quart de l'ouvrage à liquider. Le 30 septembre, grande victoire, septième jour, loisirs divins le long du Pô. Le même jour j'écrivais encore la préface du Crépuscule des Idoles dont les épreuves m'avaient servi de récréation pendant le mois de septembre.

Je n'avais jamais passé un tel automne, je n'aurais jamais cru non plus que pareille chose fût possible sur la terre : un Claude Lorrain à l'infini, chaque jour de la même perfection effrénée.

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

Le cas Wagner Un problème musical

1

Pour rendre justice à cet écrit il faut souffrir du destin de la musique comme d'une plaie ouverte. De quoi je souffre lorsque, je souffre du sort de la musique ? De ce qu'on l'a dépouillée de ses vertus transfiguratrices, de son caractère approbateur, de ce qu'elle est devenue musique de décadence, de ce qu'elle n'est plus la flûte de Dionysos... Mais si l'on considère la cause de la musique comme la sienne propre, si l'on ressent le mal de la musique comme une souffrance personnelle, on trouvera cet écrit plein d'égards, on le jugera indulgent au-delà de toute mesure. Etre gai dans ces cas-là et se persifler soi-même avec bonté - *ridendo dicere severum* quand le *verum dicere* - justifierait toutes les duretés, - c'est là l'humanité même. Qui douterait que je ne puisse, en vieil artilleur que je suis, mettre en batterie mes gros canons contre Wagner ? Mais les arguments décisifs je les ai gardés pour moi dans cette affaire. - J'ai aimé Wagner...

Enfin, pour travailler dans le sens de ma tâche, il faut que j'attaque un « inconnu » plus distingué, qu'un autre ne devinera pas facilement : j'ai bien d'autres inconnus à démasquer qu'un Cagliostro de la musique ; il faut surtout que j'attaque la nation allemande de plus en plus

paresseuse et pauvre d'instinct, de plus en plus honnête dans ses goûts intellectuels, cette nation qui continue à se nourrir de contraires avec un appétit digne d'envie et réussit à engloutir sans aucun trouble digestif la « foi » aussi bien que la science, l' « amour chrétien » en même temps que l'antisémitisme, et la volonté de puissance (la volonté de l'Empire) dans le même plat que l'amour des humbles... Ne jamais prendre fait et cause au milieu des contradictions, quelle neutralité de l'estomac, quel altruisme du pyllore ! Quelle impartialité dans ce palais allemand qui donne à tous des droits égaux, et qui trouve tout savoureux !.. Les Allemands, n'en doutons plus, les Allemands sont des idéalistes... à mon dernier voyage en Allemagne j'ai trouvé le goût allemand préoccupé de rendre une égale justice à Wagner et au Trompette de Saekkingen ; j'ai vu de mes yeux fonder à Leipzig une société Liszt en l'honneur d'Henri Schütz, un musicien des plus sincères, un maître des plus allemands - au vieux sens du mot qui ne parlait pas des « Allemands de l'Empire » - j'ai vu, dis-je, fonder en l'honneur d'Henri Schütz une société destinée à cultiver et à répandre une musique d'église à la Liszt... Les Allemands, n'en doutons pas, les Allemands sont des idéalistes...

2

Mais ici rien ne m'empêchera de devenir brutal et de leur dire quelques dures vérités : qui le ferait que moi ? Je veux parler ici de leur impudeur en matière historique. Non contents d'avoir perdu le sens des grandes vues d'ensemble qui permet de suivre la marche et de distinguer

les valeurs d'une civilisation, non contents d'être tous en bloc des guignols de la politique (ou de l'église), ils vont maintenant jusqu'à proscrire l'amplitude du coup d'œil. Il faut d'abord être « allemand », il faut appartenir à la « race » : alors on peut décider en histoire des valeurs et des non-valeurs on les détermine « Allemand », c'est un argument ; « l'Allemagne au-dessus de tout », c'est un principe ; dans l'histoire les Germains représentent « l'ordre moral » ; en face de l'imperium romanum ils sont les dépositaires de la liberté ; en face du XVIII^e siècle les restaurateurs de la morale, de l' « impératif catégorique »... Il y a une façon d'écrire l'histoire conforme à l'Allemagne de l'Empire, il y a même, je le crains, une façon antisémite de l'écrire, et puis une façon aulique, et monsieur de Treitschke ne rougit pas...

Récemment un jugement d'idiot, un mot de Vischer, l'esthéticien souabe, - heureusement décédé depuis, - a fait le tour de la presse allemande comme une « vérité » que tout bon Allemand devrait approuver : « La Renaissance et la Réforme ne sont complètes qu'à elles deux : régénération esthétique et régénération morale ». De telles choses me font perdre patience : l'envie, le devoir, me démange de leur dire tout ce qu'ils se sont déjà mis sur la conscience. Depuis quatre siècles ils sont responsables de tous les grands crimes contre la civilisation !... Et c'est toujours pour la même raison ; à cause de cette lâcheté foncière en face de la réalité, qui est aussi lâcheté devant la vérité, à cause de ce manque de sincérité qui est devenu chez eux un instinct, à cause de leur « idéalisme »... Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson que leur

apportait la dernière grande époque, celle de la Renaissance, ils en ont détourné le sens au moment où une hiérarchie supérieure des valeurs était en train de prévaloir, au moment où les valeurs nobles, celles qui prennent parti pour la vie et qui assurent l'avenir, étaient victorieusement parvenues sur le trône même des valeurs de décadence et pénétraient jusque dans les instincts de ceux qui y siégeaient. Luther, ce moine fatal, a restauré l'Eglise, et, ce qui est mille fois pire, il a rétabli le christianisme au moment où il succombait... Le christianisme, cette négation du vouloir vivre érigée en religion !... Luther, moine impossible qui, en raison de son impossibilité, attaqua l'église et, en conséquence, la restaura... Les catholiques auraient cent raisons de célébrer des fêtes en son honneur et de composer des « Mystères de Luther »... Luther et la régénération morale ! Au diable la psychologie ! - Les Allemands, on s'en saurait douter, les Allemands sont des idéalistes.

Par deux fois, au moment où on avait atteint, à force de courage et de maîtrise, à un mode de pensée nettement scientifique, les Allemands ont su trouver des voies détournées pour revenir à l'ancien « idéal », et réconcilier la vérité avec l'« idéal » à l'aide de formules qui n'étaient destinées au fond qu'à donner le droit d'évincer la science et de mentir ; Leibniz et Kant sont ceux qui ont le plus retardé l'avènement de la santé intellectuelle de l'Europe.

Enfin lorsqu'on a vu paraître sur le pont, entre deux siècles de décadence, une « force majeure » de génie et de volonté, une force assez puissante pour faire de l'Europe

une unité politique et économique qui aurait dominé le monde, ce sont encore les Allemands, avec leurs « guerres d'indépendance » qui ont frustré l'Europe de la signification merveilleuse que recelait l'existence de Napoléon ; ils se sont donc chargés la conscience de tout ce qui est arrivé depuis, de tout ce qui existe aujourd'hui ; ils sont responsables de cette maladie, de cette déraison suprêmement anticivilisatrice qu'on appelle le nationalisme, névrose dont souffre l'Europe, et qui perpétue la monomanie des petits Etats et de la petite politique : ils ont enlevé à l'Europe et son sens et sa raison: ils l'ont acculée dans une impasse. Qui sait, que moi, comment en sortir ?... Qui sait une tâche assez grande pour réunir les peuples nouveaux ?...

3

Et après tout, pourquoi ne pas exprimer mon soupçon ? Les Allemands mettront encore tout en œuvre dans mon cas pour faire accoucher d'une souris une destinée formidable. Jusqu'à présent ils n'ont cessé de se compromettre à mon propos et je doute qu'ils fassent mieux à l'avenir. Ah ! qu'il me serait doux ici d'avoir été mauvais prophète !...

Déjà mes lecteurs naturels, mes auditeurs-nés, sont des Russes, des Scandinaves et des Français ; cette situation n'ira-t-elle jamais que s'accusant de plus en plus ? Les Allemands ne sont représentés que par des noms équivoques dans l'histoire de la Connaissance ; ils n'ont jamais produit que des faux monnayeurs inconscients

(Fichte , Schelling , Schopenhauer , Hegel , Schleiermacher , méritent ce nom au même titre que Kant et Leibniz : ce ne sont tous que des « Schleiermacher », des ennuageurs de la pensée : ils n'auront jamais l'honneur de compter parmi les leurs le premier esprit bien conformé que présente l'histoire de l'esprit, celui dans lequel la vérité a fait justice des fausses monnaies frappées depuis quatre mille ans. L' « esprit allemand » c'est l'air vicié pour mes poumons ; j'ai peine à respirer dans le voisinage de cette malpropreté qui est devenue leur seconde nature en matière psychologique, et que trahit chacun de leurs mots, chacune de leurs attitudes. Ils n'ont jamais passé dans leurs classes, comme les Français, par un sévère XVII^e siècle où l'on apprenne l'examen de conscience. Un La Rochefoucauld , un Descartes sont cent fois supérieurs en loyauté aux premiers d'entre eux ; les Allemands, jusqu'à maintenant, n'ont pas eu un seul psychologue. Or la psychologie donne presque la mesure de la propreté ou de la malpropreté d'une race... Et quand on n'est même pas propre, comment pourrait-on être profond ? Chez l'Allemand, comme chez la femme, on n'arrive jamais au fond : il n'y a pas de fond, voilà tout. Et cependant ils n'arrivent même pas à être plats.

Ce qu'on appelle profond en Allemagne c'est justement cette malpropreté d'instinct envers soi dont je parlais : on ne veut pas voir clair en soi. Ne serais-je pas en droit de proposer de faire du mot « allemand » une expression internationale pour désigner cette dépravation psychologique ?

Voyez, par exemple, l'empereur d'Allemagne qui dit de « son devoir de chrétien » de délivrer les esclaves d'Afrique : chez nous autres Européens on dirait que c'est bien « allemand »... Les Allemands ont-ils écrit un seul livre qui soit profond ? Ils ignorent même ce que c'est que la profondeur d'un ouvrage. J'ai connu des savants qui trouvaient Kant profond, et je crains bien qu'à la cour de Prusse monsieur de Treitschke ne passe pour profond. Et quand je vante à l'occasion la profondeur psychologique de Stendhal, je trouve des professeurs de l'université allemande qui me demandent d'épeler, son nom...

4

Et pourquoi n'irais-je pas jusqu'au bout ? J'aime à faire table rase. C'est même une de mes ambitions que de passer pour le contempteur des Allemands par excellence. J'ai déjà exprimé à l'âge de vingt-six ans la méfiance que m'inspirait leur caractère (Troisième Inactuelle, p. 71) : les Allemands sont pour moi quelque chose d'impossible, quand je cherche à imaginer une espèce d'homme qui répugne à tous mes instincts c'est toujours un Allemand que je finis par me représenter. La première question que je me pose, quand je veux « sonder les reins » d'un homme, est pour savoir s'il a le sentiment de la distance, s'il aperçoit partout le rang, les degrés, la hiérarchie dans les rapports d'homme à homme, s'il distingue : c'est ce qui fait le gentilhomme ; et le reste appartient sans espoir-de salut à la catégorie si large et si débonnaire de la canaille. Or les Allemands sont canailles ; hélas ! ils sont si débonnaires... On s'avilit à les fréquenter : l'Allemand

nivelles... Excepté dans mes relations avec quelques artistes, surtout avec Wagner, je n'ai pas passé une heure agréable avec les Allemands... Si le plus profond des esprits de tous les siècles apparaissait parmi les Allemands il se trouverait tout de suite chez eux un de ces volatiles-qui sautent le Capitole pour estimer que sa vilaine âme a au moins autant d'importance. Je ne peux pas souffrir cette race avec laquelle on se trouve toujours en mauvaise compagnie, qui n'a aucun sens des nuances, - malheur à moi qui en suis une ! - qui n'a aucun esprit dans les pieds et qui ne sait même pas marcher... Après tout ils n'ont même pas de pieds, ils n'ont que des jambes...

Ils n'ont aucune idée de leur effroyable vulgarité, mais le superlatif de cette vulgarité c'est qu'ils n'ont même pas honte de n'être que des Allemands. Ils se mêlent de parler de tout, ils s'érigent en juges suprêmes, je crains même qu'ils n'aient jugé de moi... Toute ma vie démontre strictement l'exactitude de ces affirmations. C'est en vain que j'y cherche une preuve de tact ou de délicatesse à mon égard. Des Juifs m'en ont témoigné, oui, mais jamais des Allemands. Il est dans mon tempérament de me montrer doux et bienveillant avec tout le monde : j'ai le droit, moi, de ne pas faire de différences : cela ne m'empêche pas de voir clair. Je n'excepte personne - encore moins mes amis, - et j'espère que cela ne m'a pas empêché, au bout du compte, de leur donner des preuves d'humanité. Il y a cinq ou six choses dont j'ai toujours fait une question d'honneur. N'empêche que chaque lettre que je reçois depuis des années me fait l'impression d'un cynisme : il y a plus de cynisme dans la bienveillance qu'on me témoigne

que dans n'importe quelle haine... Je le dis en plein visage à chacun de mes amis : nul d'entre eux n'a trouvé aucune de mes œuvres digne de l'effort d'être étudiée ; je devine aux moindres indices qu'ils ne savent même pas ce qui s'y trouve. Quant à Zarathoustra lui-même, quel est celui de mes amis qui y aurait vu autre chose qu'une présomption illicite, heureusement inoffensive ?... Dix années ont passé depuis... et personne en Allemagne ne s'est fait un devoir de conscience de défendre mon nom contre le silence absurde sous lequel il gisait enseveli : c'est un Danois, un étranger, qui a eu le premier assez de flair et de courage pour s'indigner contre mes prétendus amis... Dans quelle université allemande serait-il possible aujourd'hui de faire des cours sur ma philosophie comme ceux que Georg Brandes donna le printemps dernier à Copenhague, démontrant par là une fois de plus sa supériorité de psychologue ?

Personnellement je n'ai jamais souffert de cette situation ; la fatalité ne me blesse pas ; ma nature la plus intime est pénétrée de l'amor fati. Cela ne n'empêche pas d'aimer l'ironie, même l'ironie universelle. Et c'est ainsi que deux ans environ avant le coup de foudre de la « Transmutation » qui fera tomber toute la terre en convulsions, j'ai lancé dans le monde le « Cas Wagner » : il était dit que les Allemands s'immortaliseraient en se trompant une fois de plus sur mon compte ! Ils en ont encore le temps ! Y sont-ils parvenus ? à merveille, messieurs les Germains ! Je vous en fais mon compliment...

POURQUOI JE SUIS UNE FATALITÉ

1

Je connais mon lot. Un jour viendra où le souvenir d'un événement formidable s'attachera à mon nom, le souvenir d'une crise unique dans l'histoire de la terre, de la plus profonde collision des consciences, d'un décret édicté contre tout ce qui avait été cru, exigé et sanctifié jusqu'à nos jours. Je ne suis pas un homme, je suis une dynamite. Et je n'ai rien, en dépit de tout, d'un fondateur de religion ; les religions sont affaires de populace, j'ai besoin de me laver les mains quand j'ai touché des gens religieux... Je ne veux pas de fidèles » ; je pense que je suis trop impie pour croire en moi-même ; je ne parle jamais aux masses... J'ai une peur horrible d'être canonisé un jour : on comprendra pourquoi je donne ce livre avant, il empêchera de faire cette bêtise... Je ne veux pas devenir un saint, j'aime mieux être pris pour un guignol... Et peut-être suis-je un guignol... Et pourtant, - mais non, pas « pourtant », car il n'y a encore jamais eu rien d'aussi menteur que les saints, - la vérité parle par ma bouche. Mais terrible est ma vérité : car jusqu'ici c'est le seul mensonge qui a reçu ce nom. Renversement général des valeurs c'est la formule que j'emploie pour désigner l'acte par lequel l'humanité s'avise suprêmement d'elle-même ; chez moi cet acte est devenu chair et génie.

Mon destin a voulu que je sois le premier honnête homme, il a voulu que je me sache en contradiction avec

des milliers d'années... C'est moi qui ai découvert le premier la vérité en voyant le premier un mensonge dans le mensonge, en le sentant avec mon nez... Mon génie est dans mes narines... Je contredis comme jamais on ne l'a fait et suis cependant le contraire d'un esprit négateur. Je suis un joyeux messenger comme il n'y en eut encore jamais, je sais des tâches d'une hauteur dont l'idée même avait manqué jusqu'à ce jour ; ce n'est qu'à partir de moi que l'espoir peut recommencer. Avec tout cela je suis nécessairement aussi l'homme de la fatalité. Car lorsque la vérité entrera en lutte avec le mensonge millénaire, nous verrons des ébranlements inouïs dans l'histoire du monde, les séismes tordront la terre, les montagnes et les vallées se déplaceront, et on n'aura jamais rien pu imaginer de pareil. L'idée de politique sera alors complètement absorbée par la lutte des esprits et toutes les combinaisons de puissances de la vieille société sauteront en l'air, bâties qu'elles sont toutes sur le mensonge : il y aura des guerres telles que la terre n'en aura encore jamais vu. Ce n'est qu'à partir de moi que la grande politique commence sur le globe.

2

Vous faut-il une formule pour ce destin fait homme ? Elle est dans mon Zarathoustra.

« Et qui veut être un créateur et dans le bien et dans le mal, il doit d'abord savoir détruire, et faire sauter les valeurs.

« Le mal suprême fait partie du bien suprême, mais le bien suprême c'est le bien créateur. »

Je suis, et de beaucoup, l'homme le plus terrible qu'il y avait jamais eu jusqu'ici ; cela ne m'empêchera pas d'être le plus bienfaisant. Je connais la volupté de détruire à un degré conforme à ma puissance de destruction ; dans l'anéantissement comme dans la création j'obéis à ma nature - dionysiaque qui ne saurait séparer d'une affirmation l'acte négateur. Je suis le premier immoraliste : je suis par là le destructeur par excellence.

3

On ne m'a pas demandé - on aurait dû le faire - ce que signifiait, précisément dans ma bouche, dans la bouche du premier immoraliste, le nom de Zarathoustra. Car ce qui fait la singularité formidable de ce Persan dans l'histoire c'est justement le contraire de l'immoralisme. Zarathoustra a été le premier à voir dans le combat du bien et du mal la vraie roue du train des choses ; c'est lui qui a transposé la morale sur le plan métaphysique, comme force, cause, fin en soi. Mais la question comporte déjà sa réponse. Zarathoustra a créé cette fatale erreur : la morale : il doit donc être le premier à le reconnaître. Non seulement parce qu'il dispose ici d'une expérience plus longue et plus complète que celle de tout autre penseur - l'histoire n'est d'un bout à l'autre que la réfutation expérimentale du principe dit de « l'ordre moral », - mais surtout parce que Zarathoustra est plus sincère que tout autre penseur. Sa doctrine, et sa doctrine seule, a pour suprême vertu la

sincérité, c'est-à-dire le contraire de la lâcheté des « idéalistes » qui prennent la fuite devant le réel ; Zarathoustra a plus de courage que tous les penseurs réunis.- Dire la vérité et bien tirer de l'arc, c'est là la vertu persane. Me comprend-on ?... Victoire de la morale remportée sur elle-même par amour de la véracité, victoire du moraliste remportée sur lui-même pour aboutir à son contraire, à moi, voilà le sens que prend dans ma bouche le nom de Zarathoustra.

4

Au fond ce sont deux négations que renferme pour moi le mot d' « immoraliste ». Et mon premier « non » je l'oppose à un type d'homme qui a été considéré jusqu'ici comme supérieur : l'homme bon, bienveillant, charitable ; et le second à un genre de morale qui a prévalu et régné en se donnant pour morale en soi la morale de la décadence, pour parler plus précisément, la morale chrétienne. Il est permis de considérer ma seconde contradiction comme la plus décisive, car je vois déjà, pour juger en grand, dans l'excès d'estime qu'on accorde à la bonté et à, la bienveillance un résultat de la , décadence et un symptôme de faiblesse : ne sont-elles pas incompatibles avec l'ascension de la vie, avec la grande approbation ? Le grand oui suppose d'abord la négation et la destruction.

Je m'arrête tout d'abord à la psychologie de l'homme bon. Pour mesurer la valeur d'un type humain il faut évaluer le prix que coûte son entretien, il faut connaître ses conditions d'existence. Or, la condition d'existence de

l'homme bon c'est le mensonge, autrement dit le refus obstiné de voir comment la réalité est faite ; et elle n'est pas faite de façon à provoquer l'exercice des sentiments bienveillants, ni, encore moins, à tolérer l'intervention de mains bonasses et ignorantes. Considérer en général les calamités de toute sorte comme une objection, comme une chose à éliminer, c'est la niaiserie par excellence, c'est, vu de haut, un vrai cataclysme par les conséquences qu'on déchaîne, c'est une stupidité fatale, c'est presque aussi bête que le serait le désir de supprimer le mauvais temps, par pitié, par exemple, pour les pauvres gens...

Dans la grande économie de l'ensemble les horreurs de la réalité (dans les passions, dans les désirs, dans la volonté de puissance) sont incalculablement plus nécessaires que cette forme de petit bonheur qu'on appelle la « bonté » ; il faut même être très indulgent pour lui accorder une place, car elle a pour condition le reniement des instincts. . J'aurai une superbe occasion de démontrer combien sont inquiétantes les conséquences de l'optimisme, cette création des *homines optimi* [le meilleur homme], pour la marche entière de l'histoire. Zarathoustra, le premier qui comprit que l'optimiste est aussi décadent que le pessimiste, et peut-être plus nuisible, a dit : Les hommes bons ne disent jamais la vérité. Les hommes bons vous enseignent les mauvais côtés et les sécurités trompeuses ; vous êtes nés et vous avez été abrités dans les mensonges des bons. Tout est perverti et falsifié jusqu'à la moelle par les bons. « Le monde n'est heureusement pas bâti en vue des instincts qui permettraient au mouton bonasse d'y trouver son étroit bonheur ; exiger que tout devienne «

brave homme », mouton du troupeau, œil d'azur, bienveillance et « belle âme », autrement dit, comme le voudrait M. Herbert Spencer, altruisme, ce serait ôter à la vie la grandeur de son caractère, ce serait châtrer l'humanité et réduire l'existence à une misérable chinoiserie.

Et c'est ce qu'on a essayé !... C'est justement ce qu'on a dénommé morale !... Aussi Zarathoustra appelle-t-il les bons tantôt les « derniers des hommes », tantôt « le commencement de la fin » ; il les considère avant tout comme les gens les plus nuisibles parce qu'ils n'imposent leur existence qu'aux dépens de la vérité et au prix de l'avenir.

« Les bons : ils ne peuvent pas créer, ils sont toujours le commencement de la fin,

« ils crucifient celui qui inscrit de nouvelles valeurs sur des tables nouvelles, ils sacrifient l'avenir à eux, ils crucifient tout avenir humain.

« Les bons : ils ont toujours été le commencement de la fin...

« Et quelque dommage que puissent causer les calomniateurs du monde, c'est le dommage que causent les bons qui est le dommage le plus grand. »

Zarathoustra, premier psychologue de l'homme bon, est, par conséquent, un ami du mal. Si une race décadente s'est élevée au rang de la race la plus noble, ce ne peut être qu'aux frais de la race opposée, celle des hommes forts et sûrs de la vie. Là où le mouton de troupeau rayonne de l'éclat de la plus pure vertu, l'homme d'exception doit être dégradé et représenter le mal. Là où le mensonge à tout prix revendique pour son optique personnelle l'attribut de la vérité, on doit retrouver la vérité réelle affublée des pires noms. Zarathoustra ne laisse aucun doute là-dessus : il dit que c'est précisément la connaissance des hommes bons, la connaissance des « meilleurs » qui lui a inspiré l'horreur de l'homme. et que c'est cette répulsion qui lui a fait pousser des ailes « pour s'en aller planer sur des avenir lointains » ; il ne cache pas que son type d'homme, type relativement surhumain, est surhumain précisément par rapport aux hommes bons, et que les bons et les justes appelleraient son surhomme « démon »...

« Hommes supérieurs que rencontre mon œil voici la cause de mon doute et la raison de mon rire secret ; j'ai deviné que vous appelleriez Démon mon Surhomme.

« Votre âme est tellement étrangère au grand que le Surhomme dans sa bonté vous apparaît effroyable... »

C'est de ce passage, et d'aucun autre, qu'il faut partir pour comprendre ce que veut Zarathoustra : la race d'hommes qu'il conçoit la réalité telle qu'elle est : ils sont assez forts

pour cela ; - la réalité n'est pas pour eux chose étrangère ni lointaine ; elle se confond avec eux : ils ont en eux tout ce qu'elle a d'effrayant et de problématique car c'est à ce prix seul que l'homme peut être grand.

6

Mais c'est encore dans un autre sens que je me suis choisi le titre d'immoraliste comme un emblème et une distinction ; je suis heureux de prendre ce nom qui me met en relief en face de toute l'humanité. Personne encore n'avait considéré, la morale chrétienne comme au-dessous de soi : cette attitude exigeait une hauteur formidable, une portée visuelle incroyable et une profondeur psychologique vertigineuse. La morale chrétienne a été jusqu'ici la Circé de tous les penseurs, ils étaient tous à son service. Qui s'est aventuré avant moi dans les cavernes d'où monte l'haleine empoisonnée de cette spécialité d'idéal qui consiste à calomnier le monde ? Qui a même osé supposer que c'étaient des cavernes ? Quel philosophe fut-il avant moi un psychologue ? et non un « idéaliste », un charlatan supérieur, le contraire d'un psychologue ? Avant moi il n'y a pas eu de psychologie...

Etre le premier dans ce domaine c'est peut-être une malédiction, c'est à coup sûr une fatalité : car, étant le premier, on méprise... Le dégoût de l'homme est mon péril...

M'a-t-on compris ? Ce qui me délimite, ce qui m'isole de tout le reste de l'humanité c'est d'avoir éventé la morale chrétienne. C'est ce qui m'a donné le besoin d'un mot qui contint un défi pour tous. N'avoir pas ouvert les yeux plus tôt c'est la pire malpropreté que l'humanité ait sur la conscience ; j'y vois un aveuglement voulu au point de devenir une seconde nature, une volonté systématique d'ignorer tout fait, toute cause et toute réalité, un faux monnayage qui va jusqu'au crime en matière de psychologie. L'aveuglement en face du christianisme c'est le crime par excellence, c'est le crime contre la vie... Les milliardaires, les peuples, les premiers et les derniers, les philosophes, les vieilles femmes, tous se valent sur ce point. Le chrétien a été jusqu'ici l' « être moral » par excellence, une curiosité sans pareille ; en tant qu' « être moral » il est resté plus absurde, plus mensonger, plus vain, plus frivole et s'est plus nuit à lui-même que ne pourrait l'imaginer le plus grand contempteur de l'humanité. La morale chrétienne c'est la pire forme de la volonté de mentir, c'est la vraie Circé de l'humanité : c'est ce qui l'a corrompue. Ce n'est pas l'erreur en elle-même qui m'effraie, ce n'est pas l'absence de « bonne volonté » qui dure depuis des milliers d'années, et ce n'est pas non plus le manque de discipline, de décence et de bravoure dans les choses de l'esprit qui se trahit dans la victoire de cette morale, c'est le manque de naturel, c'est la monstruosité d'une situation qui baptise morale et fait jouir des honneurs suprême la contre-nature elle-même et la suspend au-dessus de l'humanité comme une loi,

comme un impératif catégorique !... Se méprendre à ce point... pas un seul, pas un peuple, mais toute l'humanité !... On a enseigné le mépris des premiers instincts de la vie ; on a forgé à coups de mensonges une âme et un esprit pour faire périr le corps ; on a enseigné à voir une souillure dans le principe de la vie, dans les rapports sexuels ; on a cherché le principe du mal dans la plus profonde nécessité du développement, dans le sévère amour de soi (le mot est déjà injurieux), et on a voulu voir, par contre, dans les symptômes caractéristiques de la décadence, dans la brimade de l'instinct, dans le « désintéressement », dans la perte du point d'appui, dans l'« oubli de soi » et l'« amour du prochain » la valeur suprême de l'homme, que dis-je ? la valeur en soi !... Eh quoi ! l'humanité serait-elle elle-même en décadence ? l'aurait-elle toujours été ? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'on ne lui a enseigné en fait de valeurs supérieures que des valeurs de décadence. La morale de l'oubli de soi est une morale de décadence par excellence, c'est la constatation « Je suis en train de périr » traduite par l'impératif « Il faut que vous périssiez tous », et pas seulement par l'impératif !... Cette morale du renoncement, la seule qu'on ait enseignée jusqu'ici, trahit la volonté de mourir, elle nie la vie dans ses racines les plus profondes. Il nous reste une seule possibilité : que ce ne soit pas l'humanité qui soit en dégénérescence, mais seulement cette race parasite des prêtres qui s'est élevée par ses mensonges au rang d'arbitre des valeurs et qui a trouvé dans la morale chrétienne l'instrument de son ascension... car je suis bien d'avis que tous les maîtres et les meneurs de l'humanité, tous théologiens les uns comme les autres, étaient tous aussi

décadents. C'est ce qui explique qu'ils aient détrôné les vraies valeurs pour les remplacer par des valeurs de mort, c'est ce qui explique la morale... Définition de la morale : une idiosyncrasie de décadents guidés par l'intention cachée de se venger de la vie, intention d'ailleurs couronnée de succès. J'attache de l'importance à cette définition.

8

M'a-t-on compris ? Je n'ai pas prononcé un mot que je n'aie déjà mis il y a cinq ans dans la bouche de Zarathoustra. La découverte de la morale chrétienne est un événement sans pareil, une véritable catastrophe. Qui fait le jour sur elle est une force majeure, une fatalité ; il coupe en deux l'histoire de l'humanité. On vit avant ou après lui. La foudre de la vérité a frappé juste ce qui était sur le sommet : que celui qui comprend ce qui a été anéanti regarde s'il lui reste encore quelque chose entre les mains. Tout ce qui s'appelait « Vérité » jusqu'ici a été reconnu pour la forme la plus nuisible, la plus perfide, la plus sournoise du mensonge ; on a soulevé le voile du prétexte sacré, l'« amélioration » de l'humanité, et on a découvert une ruse pour anémier la vie à mort, pour l'épuiser en lui suçant le sang. La morale du vampirisme... Celui qui démasque la morale démasque en même temps la non-valeur de toutes les valeurs auxquelles on croit ou a cru ; n'aperçoit plus rien de vénérable dans les types humains les plus vénérés, dans ceux mêmes que l'on canonise, il n'y voit plus que la plus fatale race de fausses couches - fatale parce qu'elle a fasciné... - On a inventé

une notion « Dieu » qui est une antinomie de la vie et dont on a pétri l'horrible amalgame de tous les éléments nocifs, de tous les poisons, de toutes les calomnies et toutes les haines qu'on puisse accumuler contre l'existence ! On a inventé une notion d' « au-delà », une notion de « vrai monde », pour dévaloriser le seul qu'il y ait, pour ne plus laisser ni but, ni raison, ni devoir à notre réalité terrestre ! On a inventé une notion d' « âme, une notion d'esprit », et en fin de compte d' « âme immortelle », pour permettre de mépriser le corps, pour le rendre malade, « sacré », pour opposer la pire insouciance à toutes les questions sérieuses de la vie, aux questions de nourriture, de logement, de régime intellectuel, d'hygiène, de médecine, de salubrité, de température. On a remplacé la santé par le « salut de l'âme », je veux dire par une folie circulaire qui va des convulsions de la pénitence à l'hystérie de la rédemption. On a inventé une notion de « péché », avec un appareil de torture complémentaire, le « libre arbitre », pour égarer les instincts, pour faire de la méfiance à leur égard une seconde nature ! Par la notion du « désintéressement », du « renoncement à soi-même », on a fait de l'emblème même de la décadence l'emblème général de la valeur, on a fait de l'attrait du nocif, de l'incapacité de discerner son propre intérêt, de l'autodestruction en un mot, le « devoir », la « sainteté », la « divinité » de l'homme ! Enfin - et c'est là le plus terrible dans la notion de l'homme bon - on a pris parti pour les faibles, les infirmes, les ratés, les gens malades d'eux-mêmes et tout ce qui doit disparaître ! On a contrecarré la loi de la sélection, on a fait un idéal de s'opposer à l'homme fier et bien venu, à l'homme qui dit oui », qui est sûr du lendemain et qui garantit l'avenir - on

a fait de lui le méchant... Et on a cru à tout cela ! Et on l'a appelé morale ! Ecrasez l'infâme !

9

M'a-t-on compris ? Dionysos en face du Crucifié...

Mis en ligne le 25 janvier 2011

OeO (Œuvres ouvertes)